

nouvelles

Le roncier de Solesmes

Pierre-André Bizien



HYPALLAGE
ÉDITIONS



Hypallage
EDITIONS

Le roncier de Solesmes

© Hypallage Editions – Pierre-André Bizien – 2025

ISBN : 978-2-37107-206-0

www.hypallage.fr

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pierre-André Bizien

Le roncier de Solesmes

Nouvelles métaphysiques

Du même auteur

-L'ACO, un siècle de vie associative et sportive, co-écrit avec Hervé Guyomard, éditions Transit, 2011

-L'homosexualité au risque de la foi, témoignage de Gaëtan Poisson, éditions Téqui, 2020

-La racine d'Habaquq, Commentaire du plus grand des petits prophètes, co-écrit avec Gaëtan Poisson, éditions Docteur angélique, 2022

-Histoire d'une grande famille vietnamienne, Madame Kien et les siens, co-écrit avec Dung Pham Tran, éditions L'Harmattan, 2022

-Raisons de Dieu, preuves de l'Église - Encyclopédie apologétique, Mont des lettres, distr. Amazon

-Entretiens spirituels, dialogues avec Paul-Loup Sulitzer, éditions Docteur angélique, 2023

-Les secrets de l'engagement, des seniors à la génération Z, co-écrit avec Olivier Truong, éditions EMS, 2025

Ces nouvelles appartiennent au genre fictionnel, aussi précises que soient les informations rapportées.

A quelle strate de vérité le lecteur consentira-t-il à descendre ?

Rabies theologica

« Je crois que tant que coulent les larmes, la peine n'est pas trop grave » (Natsume Sôseki, Le Mineur)

Tous les soirs vers 18 heures, un cri retentissait sur les hauteurs du Vieux Mans, à l'angle de la Maison suspendue. Ce cri provenait d'un modeste atelier de peinture, appartenant à un monsieur japonais. Nakata - c'était son nom - vivait de la vente de ses toiles auprès de fins connaisseurs. Les bénéfices qu'il dégagait n'avaient rien de mirobolant, mais ils lui assuraient le plus précieux d'entre les biens : la liberté. La bourgeoisie mancelle le disait talentueux, bien que le gros de ses œuvres semblât incompris. Nakata avait hérité de sa mère aïnoue¹ une spiritualité complexe qui le poussait à confronter au sein de ses œuvres des éléments philosophiques et sacrés disparates. Ces combinaisons donnaient des résultats picturaux saisissants, un peu "trash", que Nakata renforçait par l'usage d'huiles et d'enduits éclatants. Alignées contre

¹ Les Aïnous : ethnie indigène du nord du Japon, marginalisée jusqu'à la fin du XXe siècle. Les traits physiques des Aïnous diffèrent de ceux des Japonais "ordinaires", et leur culture animiste fut longtemps dévalorisée. Ils sont officiellement reconnus en tant que minorité en 1997 ; en 2019, ils obtiennent le statut de communauté autochtone.

une bâche perforée, ses dernières compositions offraient une claire idée de ce qui vient d'être dit :

-Pierre et les disciples remontant Narcisse dans leurs filets
(*La pêche miraculeuse*)

-Sisyphe tirant un loukoum géant des profondeurs du Tartare ; le Christ englué à l'intérieur, en position fœtale
(*Divine rechute*)

-Singe mordant la pomme sous une pergola (*Adam*)

-Diogène le cynique extirpant du tombeau le cadavre de Jésus, pour le cacher dans un buisson contigu ; au loin, les femmes arrivent (*La bonne blague*)

-Socrate égorgeant les évidences, à l'aide d'un point d'interrogation retourné (*En attendant le veau gras*)

-Hérode et Pol Pot sur un transat, à l'ombre d'un parasol tricolore (*La Gaule d'Azur*)²

-Le jeune David armé d'un bazooka face au géant Goliath brandissant un caillou (Intifadaïses)

Ces peintures venaient d'être rapportées des Jacobins où, dix jours durant, elles avaient été exposées sous verre dans la galerie commerçante. Les Manceaux s'étaient délectés de leur présence. Ils avaient plébiscité le trait de l'artiste.

² Au soir de sa vie, Hérode avait été exilé dans le sud de la France actuelle par les autorités romaines (les évangiles soulignent qu'il avait cherché à faire périr l'enfant Jésus) ; Pol Pot, responsable du génocide khmer, avait effectué ses études à la Sorbonne. Ici, Nakata pointe la tradition d'accueil des pires potentats par la France.

Certains louaient son audace anticléricale, d'autres insistaient sur le traitement novateur de sujets réputés intouchables, intimidants. La démarche humoristique avait choqué quelques ronds-de-cuir, mais tous reconnaissaient qu'il y avait là matière à penser. Une visite nocturne avait même été organisée pour les lycéens de la rue Champion. A cette occasion, une demoiselle avait beuglé :

« *Wesh, c'est qui le Christ ?* »

Ces échos sympathiques étaient parvenus aux oreilles de Nakata parce qu'un individu les lui avait rapportés, jour après jour, avec une précision maniaque. L'homme en question était un pauvre diable qu'on appelait Beurize, garçon de café d'une maladresse insigne. La grande fierté de sa vie était d'avoir servi trois semaines au Scarron³. Employé au lance-pierre, il gâchait son temps libre à végéter dans le centre-ville, à nouer d'improbables connivence avec les commerçants excédés. Seuls Nakata et les "Turcs" de la rue du Port⁴ semblaient le tolérer. Il faut dire qu'à première vue, sa mine torve n'inspirait pas précisément confiance. Ses hardes flottantes lui donnaient l'air d'un fantôme ; ses joues creuses, son teint jaune évoquaient le malade. Si, par extraordinaire, un riverain sollicité passait outre ces détails, la conversation de Beurize et son sourire en biseau achevaient de le déconsidérer. Il en souffrait. Maintes fois, il s'était fait

³ Café mythique du Mans, Place de la République. L'établissement ferma définitivement ses portes en 2015.

⁴ Sous la place de la République, la rue du Port est réputée pour ses kebabs et la sociabilité décomplexée de ses restaurateurs.

violence après une approche ratée ou la réaction glacée d'une caissière. Ce qu'il cherchait, au fond, c'était un brin de sympathie, la sensation d'appartenance à un terreau populaire, chaleureux, au sein duquel chacun aurait sa place ; la saveur d'un Mans d'autrefois, qui sentirait bon le fumier, la terre et le cambouis des Bollée⁵. Ce désir secret se reflétait dans son regard, ses grands yeux naïfs qu'on avait tôt fait de berner. Car en effet, certaines jeunes femmes avaient flairé le dindon. Si le lecteur nous le permet, nous passerons charitablement le détail de ces entourloupes...

Résumons-nous : Beurize était un raseur au grand cœur, infoutu de conserver un emploi plus d'un mois. La première fois qu'il avait rencontré Nakata, celui-ci testait un minéral ferreux en extérieur, sur l'une de ses toiles. Il avait planté son chevalet sur la pelouse qui borde l'enceinte gallo-romaine, à quelques pas du quai Louis Blanc.

Remarquant le profil asiatique de l'artiste, Beurize éprouva une intense curiosité ; ni une ni deux, il s'approcha à grands pas.

-Eh, dites, faut pas nous la rater la muraille !

L'exclamation fit sursauter Nakata, et son pinceau vrilla de quelques millimètres. Un pâté d'huile apparut immédiatement au centre de la composition. Son paysage était ruiné. Alors, très posément, le peintre émit une

⁵ Léon Bollée (1870-1913), son père et son frère furent des pionniers de la construction automobile. Inventeurs géniaux, ils contribuèrent à faire du Mans le temple historique de la mécanique et de la vitesse.

profonde inspiration, flux d'air qui lui permit de conserver le "self-contrôle". Son front s'empourpra, mais il parvint à retenir le flot d'injures qui lui brûlait les lèvres. Beurize, qui n'avait pas compris qu'il venait de saccager une matinée de travail, se mit à siffloter. Il tourna comme un bourdon autour du chevalet et s'esclaffa tout à trac :

-Fait bon vivre, hein ! Vous êtes d'origine quoi ?

De rouge, le visage de Nakata vira au vert. La haute maîtrise de soi que sa mère lui avait inculquée, dès l'enfance, se fendillait pour la première fois. Qui donc était ce parasite au long cou qui sortait de nulle part ?

-Chinois ? Vietnam ? Allez, dites, faites pas la d'moiselle !

Nakata se leva. Un tremblement nerveux déformait sa lèvre supérieure. Beurize, ravi, prit cette réaction pour un salut. Il lui tapota donc l'épaule et glissa sa main moite vers le rebord de la toile.

-C'est super chouette, votre paysage.

Il fronça les sourcils, hésita un instant. Puis, pointant la grosse tache d'huile dégoulinant au milieu de la muraille:

-C'est sacrément osé votre histoire : une mouche géante qui escalade les remparts de la ville ! Fallait y penser ! Ça alors...

A cet instant, Nakata eut un spasme. Une sensation vaporeuse, entre le vertige et l'illumination : la maladie... la peste. Mais oui, la peste ! C'était ça ! Une bête énorme,

escaladant le rempart de la cité féodale... Un immonde cafard gluant, personnifiant la peste ! Sa composition, jusqu'alors terne et banale, prenait soudain relief. Un souffle neuf filtrait au milieu des aplats de peinture, une histoire terrifiante prenait corps, illustrant l'horreur sanitaire du Mans médiéval.

Sans plus attendre, l'artiste trempa son pinceau dans le minéral ferreux au bord de sa palette ; puis, délicatement, il en badigeonna l'épaisse tache d'huile. Une teinte luisante et visqueuse apparut sur le pâté, qui prenait soudain vie. Deux semaines plus tard, *La peste mancelle* était cédée à un collectionneur d'Yvré-l'Evêque, pour 4800 euros.

Depuis ce jour, Nakata avait fait de Beurize une sorte d'associé, de taupe grise mandatée pour mille et une corvées : achat de matériel, repérages, distribution de tracts à la gloire de ses œuvres... Quand venait la fin du mois, il lui reversait un petit pécule proportionnel aux ventes accomplies. Celles-ci doublèrent en peu de temps, et Nakata commença à recevoir des invitations mondaines. Bientôt, il fallut inscrire Beurize au registre des auto-entrepreneurs ; on immatricula son activité à la rubrique "services à la personne". Il restait dans l'ombre du maître, invisible, éperdu de reconnaissance.

Le mois suivant, Nakata fut sollicité pour un vernissage à Sablé-sur-Sarthe. L'événement ouvrait la *Bubble week*, une exposition "électro-trash" parrainée par le Conseil départemental : on y faisait la promotion d'artistes

contemporains issus du "terroir", qu'ils soient peintres, graphes ou plasticiens. La galerie était enfouie dans un sous-sol cossu, à deux pas de l'atelier Malicot. Un public local et cultivé avait fait le déplacement pour l'occasion. Leste et souriant, un serveur aux cheveux blond platine se glissait entre les groupes d'invités, les bras chargés de petits fours. Plus loin, une demoiselle servait des orangeades. Lorsqu'il se présenta devant tout ce monde, Nakata reçut une salve d'applaudissements hystériques qui lui rappelèrent son apparence d'éternel étranger. Il était vêtu d'une vareuse et d'un pantalon crème qui lui donnaient un air de décontraction élégante. Après avoir vidé deux verres, il fallut rejoindre la maîtresse de réception, Pilar Matilla, et endurer sa présentation gélatineuse : Nakata se vit qualifié de génie solaire chamanique, de bonze japonais hyper-manceau, synthèse vivante de Foujita⁶ et d'Albert Maignan⁷.

Dans un vertige d'obscénité verbeuse, Pilar prolongea la flatterie jusqu'à faire de notre ami le récapitulateur subliminal des dizaines de peintres japonais qui s'illustrèrent en France, au cours des années 20⁸. Ces mots lui donnèrent envie de vomir. N'y tenant plus, il posa

⁶ (1886-1968) Peintre d'origine japonaise qui se distingua par son modernisme et sa conversion au christianisme, suite à une émotion mystique à la basilique de Reims, en 1959.

⁷ (1845-1908) Peintre sarthois d'immense talent ; très certainement, *l'hommage à Clovis II* peut être considéré son plus grand chef d'œuvre.

⁸ 208 artistes japonais ont fréquenté les salons parisiens entre 1920 et 1929. La plupart résidaient dans le quartier Montparnasse (Thèse d'Akiko Kawashi, *Les artistes japonais à Paris durant les années 1920*)

gentiment sa main sur l'épaule de Pilar et suggéra qu'il était temps de conclure. Un silence crispé s'ensuivit.

-Bien, très bien... fit-il d'une voix aimable, avec une pointe de soulagement. Il balaya du regard la petite assemblée, puis, d'un ton malicieux, demanda si des catholiques étaient présents dans la salle. Deux mains timides se levèrent.

-Pauvre de moi, murmura-t-il alors, provoquant l'hilarité générale. Je m'excuse à l'avance, mademoiselle, monsieur, car l'œuvre que je vais présenter dans un instant risque de vous heurter... à moins que votre foi soit déjà passée par le feu.

Le public fut invité à se déplacer vers une nouvelle pièce, au fond de laquelle brillait un somptueux tableau.

-Voici *Rabies theologica* (La rage théologique) ou, plus simplement, "*Saint Pierre en Torero devant le Minotaure*".

L'œuvre fit sensation. Des murmures d'admiration fusèrent, suivis de chuchotements précipités. Comme toujours, certains messieurs étalèrent leur science à mi-voix, veillant à être entendus des demoiselles alentour. On piétinait, on se soufflait dans la nuque. Chacun voulait examiner le *Saint Pierre* au plus près. Passé l'instant béni de la surprise générale, un sexagénaire demanda s'il était possible que le peintre expliquât son travail.

-Mais oui, mais oui ! renchérirent d'autres voix.

Flatté, Nakata se rapprocha du vaste tableau. Il passa l'extrémité de son index sur le cartel vissé au cadre, et se mit à sourire comme un enfant.

-Mes amis, je vais vous révéler un secret : 30 à 60% de la renommée d'une œuvre dépend de son titre... et parfois davantage. Pensez à la *Fontaine* de Duchamp⁹, au *Dirty Corner*, au *Salvator Mundi*¹⁰, ou encore à *La Liberté guidant le peuple*, de Delacroix. Le génie de l'artiste ne saurait se limiter à la seule maîtrise technique. Ce qu'il faut, c'est un subtil équilibre entre celle-ci et la densité conceptuelle injectée dans l'œuvre. Le problème, c'est qu'aujourd'hui l'art s'étiole. Il perd en profondeur ce qu'il gagne en étendue.

-Un peu facile, persifla une femme à lunettes rouges. Ne tombez pas dans la rhétorique facho !

Nakata posa un œil triste sur la perturbatrice et reprit.

-Je disais donc que l'art...

-Ne noyez pas le poisson, répondez !

-Volontiers, chère madame. Mais pour cela, il faudrait poser une question.

⁹ Il s'agit d'un simple urinoir présenté comme un "ready-made", en 1917.

¹⁰ Œuvre attribuée à Leonard de Vinci ; elle fut vendue aux enchères en 2017, au prix record de 450,3 millions de dollars.

La réplique fit rire la petite assemblée, ce qui ulcéra l'intéressée.

-Alors ça y est, on passe au mépris, à la misogynie, à la violence systémique ? Elle est propre la classe dominante!

-Quel bonheur, je suis moi-même marxiste... tendance Groucho¹¹.

Nouvelle salve d'hilarité.

-Allez-y, marrez-vous ! Bourgeois dégueulasses ! Ça vous plaît encore, la peinture religieuse ? Vous en avez pas marre de vous taper du goupillon jusqu'à la Bubble wiik ? Puis, se tournant vers Nakata : Et vous, hein, vous pouvez toujours prêcher, de votre piédestal de vieux mâle bl... heu... de... de...

-De vieux mâle jaune, peut-être ? Vous m'en voyez ravi, on retrouve enfin le fil : le goût et les couleurs. Je disais donc...

-ASSEZ !! SALAUD !! SALAUD !!! ALLEZ TOUS VOUS FAIRE VOIR !

Humiliée, révoltée, à cours de fiel, la dame aux lunettes rouges tourna les talons et se rua vers la sortie. Alors qu'elle repassait devant le buffet, elle entendit l'écho lointain de Nakata :

¹¹ Groucho Marx : comique américain.

-N'oubliez pas de nous laisser un petit mot sur le Livre d'or!

-POURRITURES ! REACTIONNAIRES ! L'histoire vous jugera!

Les insultes fusèrent encore quelques instants, puis s'estompèrent. Le petit comité pouvait souffler. On s'était remis à sourire, à plaisanter, l'air un peu crispé. Pilar tint à s'excuser au nom de la direction pour le malheureux dérangement, puis elle laissa Nakata reprendre le fil de ses explications. Celui-ci demeurait frais comme un pinson.

-Ce que j'entendais vous dire tout à l'heure, mesdames et messieurs, c'est que l'art est chose trop sérieuse pour être prise en otage par nos passions épidermiques. Il s'agit d'une activité spirituelle, oraculaire, c'est à dire ayant trait à l'esprit, à l'intériorité. L'art explore les continents souterrains de l'invisible ; il en rapporte de la roche, de la matière. C'est une science qui extirpe les émotions de leur magma originel, et qui permet de les rendre intelligibles au travers d'un agencement inattendu. L'art prend de cours la raison discursive ; il la transcende via l'accouchement de formes originales, plus ou moins prodigieuses, mais jamais aléatoires. Il fait penser, il fertilise notre âme, parce qu'il nous fait "voir" sous d'autres angles. C'est pour cela que je tenais à dire que l'art d'aujourd'hui a perdu de sa substance. Il lui arrive à peu près ce qui arrive à la culture, chaque année un peu plus proche du divertissement. Réduire l'art à une détente ne colle pas à la gravité sacrée qui lui est associée. Car

lorsque l'on dit "c'est de l'art", chacun pressent qu'une frontière est franchie, qu'une qualité singulière est atteinte. Ce que je vous dis là diffère radicalement de la visée réactionnaire que madame vient de me prêter.

-Pourquoi? hasarda un jeune homme bodybuildé.

-Parce que le réactionnaire ne réfléchit pas, il n'invente rien : il se contente de plaider pour une esthétique statique, fossilisée, sans nouveauté conceptuelle, sans audaces. Il se prononce pour la tradition avec un petit "t". Le clivage opposant l'art à la réaction ne peut être réduit à l'alternative droite ou gauche : il se joue dans le combat que se livrent fertilité inventive et reproduction mécanique. A ce titre, je m'interroge sur l'industrialisation des formes jusque dans l'art contemporain. Nous pouvons être inquiets.

Ce dernier mot rassura le petit comité. Nakata s'affichait clairement contre la "réaction", bien que ses motifs soient moins classiques que chez les progressistes ordinaires.

-Lorsque j'élabore une œuvre, je pars toujours de l'avertissement de Camus : "Le grand style et la belle forme, expressions de la plus haute révolte"¹². Au fond, cette phrase est parfaitement logique : ce qui est grand, ce qui est beau s'opposera toujours aux petites habitudes

¹² Albert Camus, Carnets, 1945.

formalistes, à l'étriqué, aux filons routiniers de la pensée. Le beau est un miracle à la portée de l'homme. C'est lorsqu'il l'atteint que celui-ci s'élève au rang d'artiste. C'est là qu'il pulvérise sa carcasse de créature servile, de mammifère sensuel, et qu'il entre dans le champ révolutionnaire.

-C'est très bien, tout ça, mais concrètement... ça reste un peu du blabla. Excusez-moi l'expression...

-Virile remarque, mon garçon. Merci de m'arrêter. L'artiste qui joue les phraseurs, c'est le soldat qui théorise à l'arrière. Je me tais donc !

Flatté, le jeune homme répliqua :

-Mais attendez, vous n'avez pas encore dit un mot de votre tableau !

Tout le monde s'esclaffa et Nakata, de bon cœur, leva les mains en signe de mea culpa.

-Tiens, mais c'est vrai... Serais-je pommé ? Vous venez de vivre ce qu'on appelle une prophétie autoréalisatrice : la dilution de l'art dans le discours déconnecté de l'œuvre concrète.

Une petite pause s'ensuivit, durant laquelle Pilar fit servir des rafraîchissements. On trinqua de bon cœur, après quoi le peintre reprit sa place et fit enfin cas de son œuvre.

Celle-ci, comme les précédentes, jouait sur un contraste osé : figures culturelles classiques et codes graphiques agressifs, proches des *comics* américains.

Au centre d'une arène antique, sous un soleil cuisant, saint Pierre défie le Minotaure. Une taleguilla flamboyante moule ses grosses cuisses musculeuses. Son buste, tendu comme un arc, bombe les pans d'un gilet moucheté de sang. D'une main puissante, le matador retient l'une des cornes du Minotaure. De l'autre, il trace un signe au front de la bête. Mais un détail surprend : ses yeux semblent plus injectés d'hémoglobine que ceux du monstre. Celui-ci attend la mort, genou à terre. On remarque que l'estocade lui a été administrée, puisqu'une lame nage entre ses chairs. A l'arrière-plan, un nouveau Minotaure surgit dans l'arène...

Le jeune homme bodybuildé interrompt de nouveau Nakata :

-Je ne vois pas le rapport entre Saint Pierre, le monstre de la mythologie grecque et la "rage" théologique. Pourquoi avoir intitulé votre peinture "Rabies theologica" ?

-Heureuse question ! Ici, ma démarche consiste à interroger le rapport de l'institution catholique à la violence, à la haine. Seulement, plutôt que de dénoncer paresseusement les "abus" de l'Eglise - c'est tellement facile - j'essaie de montrer l'ambivalence qui la travaille. Si Saint Pierre use de la force, et même de la violence - la

tauromachie est une boucherie - il faut se rappeler que dans l'Antiquité, c'étaient les chrétiens qu'on jetait aux bêtes dans les arènes. Il n'est pas là par plaisir. Le Minotaure incarne la cruauté païenne qui s'abattit dès l'origine sur l'Eglise, et qui marqua d'emblée cette dernière : pour survivre, Saint Pierre verse le sang de la bête, mais il ne s'arrête pas là. Il la signe de son autre main, dans un geste de fraternité surnaturelle. Peut-être que le monstre ne mourra pas, peut-être qu'il est simplement blessé, et qu'il se relèvera transfiguré. Mais un autre Minotaure apparaît au loin, et le combat de l'Eglise reprend toujours.

-Comme pour Sisyphe ?

-Parfaitement. Comme pour Sisyphe et son rocher. L'histoire biblique se conjugue et prolonge de manière étrange la mythologie grecque. C'est ma conviction.

-D'accord. Mais pourquoi personnifier l'Eglise sous les traits de Saint Pierre ?

-Jésus a fondé son Eglise sur un calembour : "Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise". Saint Pierre, premier évêque de Rome, est donc le premier pape, et c'est à lui que le Christ a confié son Eglise. Non parce qu'il était le plus saint, loin s'en fallait, car Jean était probablement bien plus innocent que ce vieux bouc... mais Pierre était probablement le plus apte à endosser le "job", justement parce qu'il avait le cuir épais, parce qu'il était rude, parce qu'il savait trancher sans sensiblerie. Il fallait ce genre de

vieux loup de mer pour diriger l'Eglise au milieu d'un monde païen si violent.

-Votre tableau suggère donc que la violence de l'Eglise n'est pas forcément comparable à la violence tout court, celle du Minotaure et du monde profane ?

Nakata médita cette interprétation en se lissant la barbichette.

-En quelque sorte, oui, c'est à peu près ça. Ce que j'ai voulu suggérer, c'est qu'il y a plusieurs types de violences, dont certaines peuvent être nécessaires si elles débouchent sur un sauvetage.

-Jésus chassant les marchands du Temple ?

-Oui, par exemple. Ou Jésus maudissant le figuier stérile... En 2000 ans d'existence, le christianisme a échoué à éradiquer la violence sur la planète. C'est un fait. Cependant, si on y regarde d'un peu plus près, il a réussi quelque chose : il est parvenu à révolutionner la violence, et ce n'est pas rien. Depuis le christianisme, l'homme demeure fondamentalement brutal ; mais cette brutalité le ronge désormais de scrupules, le rend hypocrite à lui-même dès qu'il en use, et conditionne par paliers ses progrès éthiques.

-Donc la "rage théologique", c'est la rage de l'Eglise à lutter contre le mal ?

-Oui, en partie. Vous avez remarqué les yeux de l'apôtre injectés de sang : le salut qu'il prétend dispenser passe par

l'effroi. Par cet instinct d'animalité humaine que l'Eglise porte toujours en elle. Et puis, regardez d'un peu plus près le tableau... allons, n'ayez pas peur, approchez-vous !

Les auditeurs s'approchèrent docilement.

-Vous voyez, à l'arrière-plan ? Les vieillards à barbe blanche qui éructent dans les gradins... Parmi eux se cachent deux faunes et un démon. Regardez bien : ceux qui ont la peau écarlate.

-Certains lèvent le pouce, d'autres le baissent.

-Oui, précisément. Certains réclament la mort, d'autres la grâce, le pardon. C'est aussi cela, "Rabies theologica" : la rage des théologiens en toge, qui depuis des siècles s'écharpent comme des hooligans, en faveur de la vie ou de la mort.

-Et parmi eux, il y a donc le Diable ?

-Oui, je crois. Du moins ses traces, certaines de ses sentinelles. Le Diable est un théologien très fin. Voyez, il est même de ceux qui réclament la grâce du Minotaure...

Du fond de l'arène, l'un des deux faunes et le démon levaient le pouce.

De retour au Mans, Nakata se remit au travail. Il s'essayait, depuis peu, à pasticher les œuvres cubistes du grand

Tetsugorō Yorozu¹³. Malheureusement, ses croquis lui semblaient grotesques, indignes du maître. En découvrant ces esquisses maladroites, celui-ci aurait sans doute hurlé aux éclats.

-Baka !¹⁴ tu dessines comme un manche ! aurait-il sans doute ajouté.

Au bout de quelques heures de fignolages microscopiques, Nakata s'apercevait que ses retouches rendaient son travail encore plus lamentable. Alors, il sentait une rage meurtrière monter en lui, et une envie de tout envoyer en l'air. Dans sa détresse, il fantasmait une vie de salarié quelconque, dans un bureau climatisé, derrière une caisse-enregistreuse, n'importe où, pourvu qu'il se soit trouvé à l'abri des tortures psychiques de la création. Il demeurait ainsi, de longues minutes, prostré sur sa chaise. Ses bras pendaient comme deux guimauves; sa nuque, son torse lui semblaient implorer, comme si son organisme faisait l'objet de tortures maléfiques.

Un enchaînement de méditations fiévreuses l'enfonçait alors dans l'abîme de ses souvenirs ; au travers d'une vapeur rose, les paysages d'Hokkaïdo lui revenaient doucement : les eaux du lac Poroto, les pentes duveteuses du Mont Yōtei, la neige de Sapporo... Hiro, Ken, leurs blagues potaches, leur dernier sourire avant le drame... et puis la main de Shoko, sa chère maman qui n'était plus.

¹³ (1885-1927) Peintre japonais avant-gardiste, peu connu en Occident.

¹⁴ « Idiot », en japonais. Connotation affectueuse.

A ce moment, Nakata rouvrait les yeux, et un cri de bête lui échappait. C'était le fameux cri vespéral, celui qui retentissait chaque soir aux alentours de 18h, à l'angle de la Maison Suspendue. Un cri unique, déchirant, dont les résonnances menaient au sacrifice originel, celui d'avant le Christ : le sacrifice de l'ours, exécuté selon l'antique rituel aïnou¹⁵. Les ancêtres de Shoko, la mère de notre ami, avaient peut-être pressenti le rédempteur galiléen du fond de leurs terres glacées. Cette hypothèse séduisait Nakata. Elle lui permettait d'éviter que son attirance chrétienne ne devienne une prison mentale, un exclusivisme spirituel.

Vers 20h30, le peintre abandonnait ses pinceaux puis fermait son atelier. Il remontait la Place de la République et s'attablait à une terrasse quelconque. Une fois bien installé, il commandait une mousse, un œuf mayo, puis se mettait à méditer sur de futures compositions. Son imagination était habituellement fertile, sauf lorsque la conscience de son exil le rattrapait. Il songeait à l'existence qui aurait été la sienne si le drame de sa jeunesse ne l'avait conduit à quitter le Japon, du jour au lendemain. Fallait-il regretter sa décision ? N'était-il qu'un lâche ? Aurait-il dû faire face à la justice, accepter d'être pris, incarcéré, réduit au silence ? Non. Mille fois non ! Il avait agi en homme libre, c'est à dire en transgresseur, en emmerdeur sacrilège. Par sa faute, la quiétude de ses parents avait été rompue,

¹⁵ En tuant l'ours, les aborigènes du nord du Japon récitaient une série de formules que concluaient ces paroles de gratitude envers la bête sacrifiée: "*Nous t'aimons de tout notre cœur et nos fils ne t'oublieront jamais*" (Source: G.J. Bellingher, 1986).

irréremédiatement, et son acte avait jeté une ombre indélébile sur leur nom. Le soir où son sort avait été scellé, il n'avait songé qu'au devoir qu'il s'était assigné. Ken et Hiro en avaient fait tout autant, et l'exécution de ce devoir les avait justifiés. Aucun regret n'était permis. Il n'avait pas oeuvré pour lui-même mais pour les siens, plus particulièrement pour sa mère. Les Aïnous méritaient le respect, la reconnaissance ; leur statut de vassalité n'avait que trop duré¹⁶.

Depuis la Bubble Wiik de Sablé, la côte de Nakata avait grimpé en flèche sur les réseaux sociaux. De jeunes blogueurs s'étaient mis à évoquer son travail avec une gourmandise inquiétante : certains prétendaient percer le mystère de ses œuvres, d'autres pontifiaient sur le parti chromatique, l'impensé du trait, la portée politique des choix figuratifs... Un groupe de catholiques identitaires avait même tenté de "récupérer" l'artiste, assurant que ses tableaux plaidaient pour la monarchie universelle du Pape et pour l'Empire du Christ ; entre autres exemples, *Rabies Theologica* était interprétée comme le triomphe ultime de Rome sur les élucubrations grecques et païennes. Il avait fallu démentir, calmer l'ardeur de ces jeunes gens : si leur engouement pour la peinture se dissipait au premier coup de vent, leurs appréciations à l'emporte-pièce, elles, resteraient incrustées des années sur la toile. A l'heure de

¹⁶ Ce n'est qu'en 2008 que le Japon a reconnu les Aïnous comme peuple à part entière.

la société liquide, internet ancrant dans le marbre la moindre idiotie passagère.

Un soir, Beurize débarqua à l'atelier sans saluer son ami. Il avançait d'un pas flottant. Son regard était triste. Nakata était en train de retoucher deux esquisses au fusain sur son établi. Etonné par le silence inhabituel de son acolyte, il interrompit son travail. Beurize était livide. Il s'affala sur un pouf, à l'angle de la pièce.

-Tu as une mine de rat. Cesse le porno.

-Rien à voir, soupira le malheureux. J'en ai marre des gens. C'est tout.

-Tu le leur rends bien, monsieur l'emmerdeur ! Nakata sentit que sa pointe avait porté trop loin, et le silence qui s'ensuivit confirma son impression. Alors, pour la première fois, il leva ses yeux d'artiste sur son ami. Il considéra ses traits émaciés, râpeux, et ce regard vide, plein de larmes contenues.

-Je suis malheureux, murmura Beurize.

Peu habitué à ce genre d'effusion, Nakata ne sut que répondre. D'instinct, il tenait la pitié en horreur et s'interdisait tout sentimentalisme, cette maladie occidentale. Le silence se prolongeait, une larme coula sur la joue de Beurize.

-Je suis malheureux, répéta-t-il. La gravité de ces mots lui donnait un air de respectabilité soudaine.

Nakata avança un tabouret et s'assit à son tour.

-Explique-moi.

-Rien à expliquer. Je suis qu'un raté. Ça crève les yeux.

-Tu te trompes peut-être de verbe. Ce n'est pas parce que tu as raté ceci ou cela, que tu es un raté.

-Tu joues avec les mots.

-Au contraire, je les prends au sérieux. Ton être dépasse les accidents de tes actes. Si j'ai doublé mes ventes grâce à toi, c'est parce que tes maladresses portent en germe certains... trésors.

Le mot, un peu fort à son goût, avait pourtant filtré de ses lèvres. Un frêle sourire apparut sur le visage de Beurize.

-Merci.

Il se passa la main sur la nuque, puis releva les yeux.

-Dès que j'approche les gens, ils deviennent bizarres. Ils arrêtent de rire, et ils me regardent durement. Comme si j'étais un chien. J'ai l'habitude. A chaque fois j'essaie d'oublier, de me dire que... qu'ils sont tristes, je sais pas trop...

-Si c'est eux qui sont tristes, pourquoi tu fais cette tête, alors ?

Beurize le fixa brutalement.

-Parce qu'aujourd'hui, c'est allé trop loin. Il avait articulé ces mots d'une voix caverneuse, puissante, qui n'avait rien à voir avec son nasillement habituel.

J'étais en route pour venir ici, presque arrivé dans le Vieux Mans. Une jolie fille est sortie du tram, et elle avait un gros carton dans les bras... Alors moi, j'ai juste voulu l'aider. J'étais sur son côté droit. J'ai marché à son allure et j'ai remonté mes manches pour la faire rire, avec mes muscles de fourmi. Mais elle, elle avait décidé de ne pas me voir. Alors quand c'est comme ça, tu me connais, j'en rajoute ! J'ai voulu arriver à la faire rire en marchant en arrière, façon moon walk, à la Michael Jackson... D'ailleurs j'ai failli renverser une grand-mère sur ma lancée... Je lui ai demandé si je pouvais l'aider à porter son carton. Une fois, deux fois... à la troisième, elle s'est arrêtée et m'a balancé un coup de poing. Carrément. Pas une gifle, un coup de poing ! Tout le monde s'est marré, et des jeunes ont sorti leur portable pour filmer. La fille avait commencé à partir, mais elle est revenue devant moi et m'a dit :

-Va mourir, sale cafard ! Et puis elle a ajouté : si je te recroise, t'es mort.

Nakata percevait Beurize comme un gentil parasite, un "monsieur catastrophe", mais il ne l'aurait jamais qualifié de harceleur sexuel. Le fait de suivre une femme dans la rue en faisant le pitre pouvait-il être légitimement perçu comme du harcèlement ? Que l'intention profonde soit sexuelle ou non, la réponse était désormais "oui".

Concernant la mésaventure de Beurize, l'agression sexuelle était peut-être même caractérisée, selon certains : il avait insisté, prolongé sa tentative de contact en passant outre le silence de la femme. Il n'avait pas réussi à la faire rire, et cette circonstance était peut-être le fond du problème. Sans le savoir, Beurize était un harceleur : il avait le cœur sur la main, mais il était laid, bavard et pas drôle. Cette synthèse tendait à devenir illégale. Nakata tenta de lui expliquer que dans le monde d'aujourd'hui, il ne fallait plus suivre les filles ainsi. Beurize protesta qu'il ne voyait pas le problème, qu'il n'avait rien fait de mal et qu'il avait même déjà pardonné : c'est lui qui avait pris un coup, c'est lui qu'on avait menacé !

Nakata leva un sourcil.

-Tu as "déjà" pardonné ?

-Bin oui, faut bien. C'est juste que j'aimerais qu'on soit moins dur avec moi.

-Idiot.

-Eh oh, comment ça, idiot ?

-Si tu as "déjà" pardonné, c'est que ton pardon ne vaut rien.

-Pfff... et pourquoi ? Faudrait attendre la Saint-Glinglin ?

-Un pardon automatique n'a aucune valeur. Pour qu'il soit sincère, il faut avoir pris le temps de mesurer l'ampleur du dommage qu'on t'a causé. Sinon c'est trop facile. Tu dois prendre pleine conscience du mal qui a été commis,

attendre de bien cerner les dommages, dans toute leur extension ; c'est seulement alors que tu seras en capacité de poser ton pardon. Pas avant. Si tu pardannes avant, c'est que tu n'as peut-être pas tout pardonné.

Après ce sermon, Nakata se releva et installa une toile vierge au sol. Il se dirigea vers une petite étagère pleine de solvants, en ramena un pot de Bindex et l'ouvrit délicatement. Il mélangea le coulis visqueux avec de la peinture acrylique, un peu d'eau gélifiée, et projeta au pinceau le liquide obtenu.

-Tu vois, ça, c'est du dripping. Je fais du Pollock : j'arrose... je jette mon art au petit bonheur. Un peu comme toi.

-Comment ça, comme moi ?

-Tu arroses, toi aussi... tu jettes à l'aveuglette ce qu'il y a de plus précieux en toi. Ta bonne humeur, ton innocence... Tu te répands partout sans réfléchir, et tu te plains qu'on te tourne le dos, qu'on ne réponde pas à tes attentes. Les gens sont fatigués, Beurize. Ils ont des vies médiocres, difficiles. Ils vivent avec des drames dans la tête... Et toi tu te pointes comme un guignol, la gueule en friandise. Peinard !

Nakata jeta son pinceau sur la toile et se rapprocha de son ami. Il se pencha et colla son front contre le sien.

-La vie est une conquête, idiot ! Les gens, faut les conquérir. Ça prend du temps. Toi, tu fais n'importe quoi. Tu crois que ta gentillesse te donne des droits sur les

autres. Tu essaies de forcer le passage, de t'incruster dans leur bulle avec tes gros sabots. Résultat : on t'éjecte et tu te plains.

-Pfff...

-Je suis un homme simple, mon ami. Très calme, je crois pouvoir le dire. Alors comment expliques-tu qu'une minute après notre première rencontre, j'avais envie de te planter mes pinces dans le cou ?

Les deux hommes s'esclaffèrent. Beurize avait repris consistance. Après tout, le savon qu'il venait d'essayer était peut-être mérité. Mais comment redresser la barre ? Il ne savait par où commencer, et s'en ouvrit au maître.

Nakata eut un sourire énigmatique, puis murmura :

-La tendresse.

-Comment ça la tendresse ?

-La tendresse, c'est le prolongement de la finesse. Arrête de parler à tout le monde. Cesse de te profaner. Force le destin, pas les gens. Essaie d'être plus fin, sois simplement présent.

-Mais je suis invisible !

-Oui, parce que tu voltiges comme une feuille morte sur les trottoirs. Tu n'as pas de densité, alors on te passe au travers. C'est de ta faute. Travaille ta densité, ta substance. Pour le reste, oui, le monde a changé ; c'est fini les années 70. Les gens sont méfiants, repliés sur leur

smartphone, leur petit espace privé. Raison de plus pour que tu exiges davantage de toi-même.

Vers la fin du mois de mai, Nakata reçut un appel téléphonique étrange, et la conversation qui s'ensuivit le laissa pour le moins perplexe. Au bout du fil, un employé de l'Ecole supérieure des beaux-arts lui signifiait qu'il était attendu pour une conférence prochaine.

-Comment ça, je suis attendu ? Je ne comprends pas.

-C'est une invitation.

-Mais... pour quand ?

-Le 16 juin. 14 heures. Avenue Rostov-sur-le-Don, au-dessus de la Place de l'Eperon. Le grand bâtiment crème.

L'employé débitait ces informations d'un ton mécanique, à tel point que Nakata eut l'impression de converser avec un GPS.

-D'accord... En effet, je serais ravi de proposer une conférence à vos étudiants. Quels sont les arts principalement enseignés dans votre structure ? La peinture, l'architecture ?

-Non. Design computationnel, design mécatronique, design sonore, design et Territoire.

-Mais, euh... Je ne fais que de la peinture, moi. Vous êtes bien sûr que je suis la bonne personne pour... ?

-Vous êtes invité. C'est une invitation.

-Oui, j'entends bien, mais quels sont les attendus ?

-Vous aurez carte blanche.

Le dialogue avec l'homme-machine se prolongea quelques minutes, au cours desquelles notre ami parvint tout de même à obtenir des précisions. Son invitation était due à l'initiative d'un certain Burger, nouvel attaché auprès de la direction de l'Ecole. Après avoir identifié, chez certains étudiants, des lacunes criantes en matière de cultures non-numériques, il avait avancé une proposition originale : ouvrir un cycle de conférences ludiques et "disruptives", en sollicitant des intervenants non-conformistes du champ culturel classique. Après certaines hésitations, la direction accorda son feu vert : le nom de Nakata s'imposa rapidement, du fait de son actualité foisonnante, mais aussi, osons le dire, parce que ses origines japonaises flattaient une certaine idée du métissage culturel. On attendait de lui un discours simple, clair et dépourvu d'érudition sur la peinture. Juste de quoi intéresser les étudiants, et les inciter à chercher par eux-mêmes "un peu plus loin".

Le jour venu, notre ami se présenta dans le hall avec un peu d'avance. Il venait de dépêcher Beurize auprès d'un faïencier de Malicorne, en qualité d'associé commercial ; les affaires allaient bon train, il était parfaitement détendu.

Une odeur de caoutchouc flottait dans l'air. Avachies contre un mur, deux étudiantes s'entretenaient avec un grand chauve vêtu d'un costume gris. C'était Burger, le fameux conseiller culturel. Lorsqu'il s'aperçut que Nakata était arrivé, il congédia les demoiselles et accourut vers l'entrée.

-Cher ami ! Enchanté de vous recevoir.

-Oh, et moi donc... Je ne m'attendais pas à une invitation de l'Ecole des Beaux-Arts, et...

-Allons, allons, maître... C'est nous qui sommes vernis! Recevoir un hôte tel que vous, ça se savoure ! Nos étudiants sont d'ailleurs ravis. L'idée de parfaire leur fibre artistique à votre contact les excite au plus haut point.

-Me connaissent-ils ?

-Euh, non. Pas vraiment. Mais je leur ai parlé de vous, de votre Christ au loukoum, de Narcisse dans les filets, de Rabies theologica... Ah ! ce tableau... j'ai pu l'admirer à la Bubble Wiik... on en ferait un film, un péplum... mais le cinéma, aujourd'hui, ça ne vaut plus rien. Les publics boycottent l'intelligence, vous savez ! Heureusement, nos étudiants ne mangent pas de ce pain-là... ils sont merveilleux. Juste un peu politisés, peut-être, pour certains... mais c'est de leur âge ! Et puis, hein, qui n'a jamais rêvé de jeter un parpaing sur une brigade de flics ?

Tout en s'exprimant, Burger entraînait Nakata au travers d'un dédale de couloirs, qui débouchèrent sur une vaste

salle immaculée. Près de cinquante étudiants y patientaient, sagement assis, regard vissé sur leur smartphone.

Burger s'avança au milieu de l'estrade et présenta Nakata. Il employa, comme Pilar l'avait fait, des adjectifs grandiloquents qui exprimaient des fantasmes orientalistes à peine croyables. Notre ami prit donc son mal en patience, et lorsque Burger, épuisé d'admiration, n'eut plus rien à dire, il s'écria follement :

- A vous, maître ! Nous sommes vos captifs !

Un silence gêné s'ensuivit, et le ténor s'éclipsa à pas chaloupés au fond de la salle. D'expérience, Nakata savait qu'on ne parle bien à la jeunesse qu'en improvisant et en partageant ses idéaux. Pour cette raison, il n'avait pas préparé de texte. Son discours débuta sur un constat risqué : l'art est en crise. Aucune manifestation d'hostilité ne s'éleva dans la salle. Nakata poursuivit donc sur sa lancée, espérant secrètement ulcérer ses auditeurs. A leur âge, les sentiments artistiques prenaient trop souvent la forme de doctrines arrêtées, faussement révolutionnaires. Il convenait donc de réveiller un peu ces jeunes, de les surprendre, de les inquiéter. Notre ami prit un malin plaisir à s'enfoncer dans une suite de considérations académiques, presque sévères :

-le génie grec, à savoir le sens de la proportion, était l'élément fondamental de tout chef d'œuvre. Cette règle a disparu.

-si l'appréciation d'une œuvre d'art est nécessairement subjective en première instance, l'application de certains critères de jugement permet une évaluation plus profonde dans un second temps ; le principe réactionnaire, c'est le fait d'imposer d'emblée ces critères de jugement.

-Sans virtuosité technique, l'artiste ne démontre que la qualité d'un "metteur en scène", d'un arrangeur de formes ; il n'atteindra le beau qu'en rentier de son talent, et non en travailleur.

-L'art est d'essence sacrée, métareligieuse : il opère via la contemplation, le recueillement, peut-être même la prière. Il est une alternative à la religion, souvent son remède, quelquefois son écho... et donc son prolongement.

-L'art est une interrogation métaphysique, une sonde lancée dans le mystère de l'existence humaine.

-L'art s'élève dans la tradition, culmine dans la révolution et meurt dans la jacquerie : pour ne pas avoir entendu cela, l'art contemporain s'est trop souvent sabordé. Mille exemples peuvent être avancés : Chris Burden dans les années 70, Bari en 2014, Bolzano et la Suède en 2015, Asad Raza en 2017...¹⁷

¹⁷ En 1971, pour protester contre la guerre du Vietnam, l'artiste Chris Burden se fait volontairement tirer une balle de 22 long rifle dans le bras; en 1973, lors d'un happening lunaire, il tire sur un avion qui décolle de l'aéroport de Los Angeles; en 1974, il se crucifie sur une voiture coccinelle... En 2014, dans un musée de Bari, une femme de ménage jette aux ordures deux œuvres en papier et carton qu'elle prenait pour un monticule de détrit. L'année suivante, les agents

Etonnamment, l'aréopage juvénile demeurait silencieux. Certains notaient même ce qu'ils venaient d'entendre avec application. Notre ami s'engagea donc sur une nouvelle voie : il énuméra une suite de grands classiques de la peinture, en expliquant le pourquoi de leur renommée. L'exercice était ennuyeux. Passées quelques minutes, l'attention des étudiants commença à flancher. Nakata n'en avait cure ; il poursuivait son exposé pour les braves, ceux qui méritaient d'avancer. Histoire de les ménager un peu, il évoquait parfois un procédé technique, une anecdote touchant tel ou tel artiste : l'oreille coupée de Van Gogh, Miro ambitionnant d'"assassiner la peinture", la grossièreté du jeune Magritte envers l'Eglise¹⁸... Enfin, il s'autorisa quelques confidences sur sa propre démarche artistique. Dès ce moment, les étudiants sortirent de leur léthargie, et une jeune femme au sourire d'ange décida qu'il était temps de réagir :

-Dans mes peintures, expliqua Nakata, j'essaie de capter des indices, des traces de cette vérité qui nous entoure. Elle est fluide, fuyante, on n'en prélève que des parcelles...

d'entretien d'un musée de Bolzano, à leur tour, expédient aux ordures une œuvre qui consiste en un monceau de déchets. En février 2015, deux mendiants Roms avec pancarte sont exposés dans un musée en Suède. En 2017, l'artiste Asad Raza installe un court de tennis dans une église à Milan, et les visiteurs sont invités à jouer au milieu de l'espace sacré.

¹⁸ « *Les bons catholiques sont des enculeurs. En effet, en absorbant le corps du Christ à la Sainte-Table, ils avalent en même temps la queue et l'anus du Seigneur* » (Magritte, Tract *L'enculeur*).

-Il n'y a pas de vérité, coupa l'étudiante.

-Si, je le crois profondément. La vérité existe, on n'invente que le mensonge¹⁹. J'ajouterais, mademoiselle, que la phrase que vous venez de prononcer est une contradiction absolue, indépassable.

Heurtée, celle-ci se leva d'un bond et pointa Nakata de son petit index rose.

-Attendez, vous êtes sérieux là ? Vous me jugez ? Faites bien attention à ce que vous dites ! Puis, plus bas, en se rasseyant : Il est ouf, lui !

-Mademoiselle, j'aurais aimé entendre de votre part une idée, un avis... Et puis... je ne juge pas, je qualifie. Veillons aux nuances.

La rage qui suintait des yeux de l'étudiante rappelait celle qui avait traversé les prunelles de la dame aux lunettes rouges, lors du vernissage à Sablé. Elle se releva, pointant de nouveau son doigt comminatoire :

-Monsieur, vous avez été invité pour nous proposer une conférence sur la peinture. Mais sous prétexte de nous enseigner l'art, vous nous faites un cours de morale. Ça, c'est de l'imposture !

Quelques applaudissements fusèrent. Une jeune métisse se leva à son tour, et renchérit :

¹⁹ Ici, Nakata cite une réflexion attribuée à Georges Braque, peintre cubiste.

-Mais oui, c'est dingue ! Vous êtes qui pour nous éduquer ? Vous n'êtes qu'un moraliste, vous défendez des jugements de valeur, les grands préceptes coloniaux de la bourgeoisie blanche ! Depuis une heure, vous ne faites que ça. C'est insupportable ! Est-ce que vous avez conscience de ce qui se passe hors de la civilisation occidentale ?

-Mesdemoiselles, soyons précis... La morale est une émanation de testostérone stagnante, c'est entendu ; l'éthique, c'est autre chose... et l'art, justement, est là pour affiner nos ressentis, pour nous permettre de distinguer ce qui vous paraît du pareil au même. Ce que vos remarques m'inspirent, c'est de l'inquiétude : le personnel qui vous encadre a choisi de vous offrir une ouverture sur la peinture, qui est peut-être un art vieux, mais un art capable d'approfondir votre intériorité sans cette débauche d'électronique qu'il vous faut désormais pour vous estimer créateurs.

Il s'interrompit, s'épongea le front du revers de la manche, et reprit :

-Les slogans idéologiques que vous employez sont plus blancs et plus occidentaux que le plus patriotard de tous les artistes que je vous ai cités. Alors oui, je ne suis peut-être qu'un vieux con, encore que ce ne soit qu'une hypothèse... Mais apprenez bien ceci : c'est en pensant contre soi-même que l'on s'élève.

Depuis quelques instants, la jeune métisse avait activé son smartphone et filmait la scène. Une sorte d'effervescence

avait envahi la salle, et certains étudiants n'hésitaient plus à toiser notre ami du regard.

-En fait, vous êtes un vendu monsieur. Ils vous ont aliéné, ils vous ont retourné le cerveau. Vous avez renié vos racines. C'est juste triste. Vous faites de la peine.

-Qui ça, ils ? Peut-on savoir de qui vous parlez, précisément ? Et puis, entre nous mademoiselle, vous êtes-vous jamais dressée contre l'extrême droite ? Je veux dire... au travers d'actes concrets, risqués, qui vous placent à portée directe de ses crocs ?

-Tsss... Ne vous défilez pas, monsieur. Vous êtes un collabo, c'est tout. Vos parents doivent vous considérer comme un traître.

En entendant cela, Nakata ressentit une violente secousse intérieure. Incapable d'articuler le moindre mot, la gorge nouée, il s'inclina légèrement et sortit.

Burger l'avait suivi sur quelques mètres, multipliant les excuses, criant au malentendu. Lui n'entendait rien. Une fois dehors, il avait zigzagué dans les rues pendant près d'une heure. De retour au Vieux Mans, il promena son regard sur les bonnes vieilles façades qui encadraient l'horizon. Tout ce cachet, tout de charme pittoresque méritait-il d'être fondu, rasé, pulvérisé au profit de lignes rases, de cubes de verre et de trottoirs végétalisés ? A quel degré d'incarnation les formes devenaient-elles fascistes ?

La mine défaite, Nakata rentra dans son atelier. Il se dirigea vers sa chambre, tira les rideaux et s'abattit sur son

lit. Doucement, très doucement, il sentit fondre sa conscience et surgir un flux de souvenirs antiques...

... Ce soir-là, Hiro et Ken étaient entrés dans le snack-bar avec une mine infecte. Ils portaient deux sacs sombres sur leurs épaules ; Nakata les salua d'un geste bref. Lorsqu'ils s'assirent devant lui, leurs faces de faux-jetons s'éclairèrent.

-Ça y est, on a le matos. On s'est garés derrière l'université des Sciences, sous la gare d'Idabashi²⁰.

Alors qu'ils conversaient ainsi, à messe basse, miss Suzuki s'approcha. C'était la tenancière du snack-bar, une matrone bienveillante et folâtre.

-Dites, j'vous sers quoi les mômes ?

-Euh, trois shōchūs²¹ s'il vous plaît, bégaya Hiro.

-Et trois shōchūs pour les puceaux ! Trois ! La Suzuki retourna derrière son zinc en ricanant. Elle aimait asticoter les étudiants propres, les mettre en boîte pour le plaisir des habitués du bar.

-Vous n'avez pas été suivis ? chuchota Nakata.

²⁰ A l'intersection des quartiers Shinjuku et Chiyoda, au centre de Tokyo.

²¹ Liqueur japonaise à base de patate douce.

-Non, pas de risque, répondit Ken en caressant ses mains osseuses. Sois tranquille, ça va bien se passer.

Il se retourna pour s'assurer que personne n'écoutait, puis reprit : *Et toi, tu as les affichettes ?*

-Oui. C'est du papier glacé, ça colle à merveille.

-Montre.

-Tu crois ?

-Oui, allez, on risque rien ici ! Ils sont tous abrutis...

Nakata ouvrit un sac de toile qui traînait entre ses jambes. Délicatement, il en sortit une liasse de feuilles imprimées en caractères rouges. On pouvait lire, sous divers portraits alignés :

*

*CRIMINELS DE GUERRE, ASSASSINS
ULTRANATIONALISTES, DIVINITES DE SANG*

*Combien de cadavres étrangers faudra-t-il pour étancher
votre soif ?*

Le Japon n'a pas besoin de vous pour être grand

Notre nation ne fut, n'est et ne sera jamais mono-ethnique

*

-T'en as combien ? demanda Hiro.

*-200. Ça va prendre un temps fou pour les coller dans tout
le quartier.*

-Laisse-nous-en une centaine. On va en mettre autant que possible dans le temple.

A cet instant, Miss Suzuki reparut. Comme elle disposait les trois verres de shōchū sur la table, un pli étrange rida son front :

-Dites-donc, les mêmes, c'est quoi que vous cachez-là ? Sa main potelée s'avança vers la liasse brillante ; d'un mouvement sec, Nakata la renfourna dans son sac.

-Hihin... on cache de vilains secrets à maman Suzuki ? Montre-moi donc, j'vais pas les baffrer !

Un spasme de terreur ébranla le jeune homme.

-Euh... en fait c'est pas intéressant... c'est... c'est...

-Du porno ! Du porno dégoûtant ! lança Ken, d'une voix outrée. *T'es vraiment qu'un gros dégueulasse, Nak.*

-Ouais, rajouta Hiro : range-les tes photos de vieillards nus. Pervers obscène !

A ces mots, miss Suzuki partit d'un rire énorme.

-Ils sont fêlés ces jeunes à Tokyo... Y a pas à dire, c'est pas avec vous qu'on gagnera la prochaine guerre ! Elle pinça l'oreille de Nakata et s'éloigna.

-Merde, c'était moins une, les gars. Et merci de m'avoir fait passer pour un maniaque.

Les trois amis pouffèrent de bon cœur.

-De toute façon elle ne nous aurait pas dénoncés. Elle a le cœur sur la main. J'suis sûr que si on lui demandait, elle accepterait même de faire partie du plan...

-Tu délirés, Nak... Tu sais ce qu'on risque pénalement ?

-J'aime mieux pas le savoir, grommela Ken.

-On risque des années derrière les barreaux, les gars. Alors j'espère que vous êtes bien sûrs de vous. Hiro rajusta ses lunettes à double foyer, avala une gorgée d'alcool, puis reprit : Viser le Yasukuni²², c'est signer son arrêt de mort.

-N'exagère pas, tempéra Nakata. On va tuer personne.

-Tu ne te rends pas compte. Je te rappelle qu'on va foutre le feu au plus grand monument patriotique du pays. Si on est pris, ça va faire mal.

-Le plus grand monument patriotique du pays, c'est le Mont Fuji. Et puis... Je suis sûr que la plupart des Japonais nous comprendraient : objectivement, personne n'est pour la divinisation de criminels de guerre. Au fond ce qu'on va faire, c'est pas s'attaquer au Yasukuni ; c'est le purifier.

-Tu raisonnes en petit bourgeois, Nakata... en petit bourgeois totalitaire. On va rien purifier du tout : on va

²² Le sanctuaire Yasukuni, au centre de Tokyo, est un temple où sont honorées les âmes des Japonais morts pour la patrie ; plus de deux millions de noms y sont inscrits, dont ceux de certains criminels de guerre. Pour de nombreux citoyens asiatiques, ce temple fait problème en raison du passé colonial et ultra-nationaliste du Japon.

endommager ce putain de temple, point-barre... on va commettre un putain de délit, et faudra assumer les conséquences au besoin.

Ken acquiesça. Il gonfla son torse squelettique et avala d'un trait le reste de son verre.

-Pour un Japon démocratique, ouvert et progressiste, les gars !

-Idiot... fallait porter ton toast avant de boire.

De temps à autres, les garçons surveillaient l'heure. A travers la vitre, ils observaient l'incessant va-et-vient des cols blancs sur le trottoir. La plupart rentraient chez eux, d'autres s'attardaient dans le quartier, avant de disparaître à leur tour. Vers minuit, alors que la plupart des clients s'étaient volatilisés, miss Suzuki se fâcha : il fallait consommer. Nakata tira un billet de sa poche et commanda une assiette de beignets.

-A la bonne heure ! Des maigrichons comme vous, ça a besoin de gras... La tenancière leur servit une pyramide de gâteaux huileux qu'ils dévorèrent en un rien de temps.

-Plus qu'une heure, chuchota Hiro. On sortira un peu avant la fermeture.

Lorsque miss Suzuki ferma son commerce, les trois étudiants avaient filé depuis quelques minutes. Pas un chat ne traînait dehors. Ils s'engouffrèrent dans un réseau de ruelles sombres en avançant au ras des murs. Malgré l'obscurité, chacun se sentait plus visible qu'un singe

fluorescent. Il n'était plus question de bavarder. Le crissement sourd des gros sacs noirs brisait seul le silence. Un vent léger soufflait sur le quartier Chiyoda. A mesure qu'il avançait dans la pénombre, Ken se retournait nerveusement. La lumière crue des lampadaires le terrifiait. Soudain, au loin, le ténébreux sanctuaire apparut.

Hiro entraîna ses deux compères derrière un muret, puis leur ordonna de s'accroupir pour ne pas être vus.

-Ça y est, on y est presque ! Aucun uniforme en vue. C'est pas le moment de flancher les gars. A mon signal, on fait comme on a dit. Une pointe d'anxiété planait sur ses mots, et cet infime détail paralysa Nakata ; si Hiro avait peur, les carottes étaient cuites. Une brusque envie de tout abandonner le prit. A cet instant, il aurait tout donné pour être chez lui, tranquillement assis dans son salon, auprès de ses parents. Naturellement, ceux-ci étaient loin d'imaginer ce qu'il s'apprêtait à commettre, au nom d'un idéal éruptif et suicidaire. A son côté, le petit Ken tremblait comme une feuille ; pourtant, ses yeux brillaient d'un éclat si sévère que notre ami eut l'impression de dévisager un samouraï.

-C'est le moment de vérité, murmura Hiro. Soit tu es un homme et tu vas jusqu'au bout, soit tu rentres chez toi pour toujours.

-Je suis prêt, tu crois quoi ! protesta Nakata. Il se redressa d'un bond et avança crânement vers le sanctuaire.

Les étudiants s'approchèrent de l'immense masse noire qui se découpait dans la nuit laiteuse. Ils investirent de biais l'édifice. Tandis que Nakata collait ses affichettes au sol et aux abords du bâtiment, Ken et Hiro s'enfoncèrent plus avant dans les ténèbres. Délicatement, ils sortirent les pains d'explosifs de leurs sacs, puis les disposèrent à intervalles réguliers sur les parois du sanctuaire.

La gueule noire du Yasukuni exerçait une attraction gluante sur notre ami ; il avait l'impression qu'en approchant davantage, il serait aspiré, disloqué par les âmes démoniaques environnantes. Elles flottaient dans les parages, il en avait la certitude. Ses nerfs, tendus à l'extrême, risquaient de lâcher à tout instant. La brise s'intensifiait. Au bout de quelques minutes, lorsque les murs furent suffisamment recouverts d'affichettes, Nakata rejoignit ses deux camarades à l'angle de l'emmarchement central.

-C'est bon, tout est prêt pour que ça saute, murmura Hiro. On retourne au camion et j'appuie sur le détonateur.

Ce disant, ils se ruèrent vers le réseau de ruelles qu'ils avaient emprunté pour venir. Par chance, ils ne croisèrent personne jusqu'au camion. Celui-ci était garé au bord d'une petite allée fleurie, sous un prunier, à quelques pas de l'université des sciences. Ken s'installa au volant, Hiro du côté passager, et Nakata se calfeutra à l'arrière. Haletants, dégoulinants de sueur, ils s'observaient ahuris.

-Merde, ça y est on l'a fait ! cria Ken.

Hiro avait sorti l'interrupteur de sa veste ; il caressa langoureusement le contour métallique du boîtier, puis, lentement, très lentement, il approcha son index du petit bouton rouge.

-Vas-y, appuie, qu'on en finisse ! lança Nakata au summum de l'excitation. Mais Hiro jouait les esthètes ; il ferma les yeux et, prenant l'air d'un mélomane en pleine méditation, il se mit à effleurer le bouton du bout de l'ongle, passant et repassant sur la surface granuleuse.

-Bordel appuie ! Espèce de sadique !

Hiro eut un sourire malicieux.

-Bin vas-y, appuie toi-même si t'es si pressé... Il tendit le petit boîtier à Nakata. Interdit, celui-ci n'osait pas le toucher.

-Eh quoi ! Tu veux pas entrer dans l'histoire ? Allons, réfléchis... un peu d'esprit de suite, mon ami :

"L'homme par qui le Japon est devenu la nation la plus démocratique d'Asie. Après la destruction du Temple Yasukuni, le Japon enterre les miasmes réactionnaires qui plombaient sa légitimité morale. Désormais, le monde a sa nouvelle Grèce"...

-Ça t'irait comme un gant, cette épitaphe, dans les manuels scolaires. Il éclata de rire, puis posa le boîtier sur les cuisses de Nakata. Un sourire fin se dessina sur le visage de notre ami :

-Bin voyons... tu serais pas en train de te dégonfler, en fait? Le grand Hiro se cache derrière ses grosses lunettes... ça y est, le moment de grâce arrive, et plus personne pour finir le travail ? T'as franchi tous les obstacles et tu te couches maintenant ? Plus il enfonçait son camarade, plus Nakata sentait poindre en lui le flux d'une énergie nouvelle ; comme une sève de feu qui embrasait les parties molles de son âme, qui calcinait les graisses autour de son cœur. Au fond, le vrai leader révolutionnaire c'était lui, et non ce binoclard de Hiro... Il prit à pleine main le petit boîtier, et appuya d'un coup sec sur le bouton.

...

-J'ai rien entendu, s'étonna Ken.

Nakata appuya une deuxième fois. Puis une troisième. Rien. Le quartier était parfaitement calme, délicatement assoupi dans la nuée nocturne.

-Merde, faut qu'on y retourne ! beugla Hiro. *Toi, tu restes là... Attends qu'on revienne.*

-Mais, je... protesta Nakata.

-Ta gueule ! cria Hiro. *Fais ce que je dis. Surveille les environs... Et rends-moi le champignon.* Il arracha l'interrupteur et le fourra dans sa veste.

Prostré malgré lui sur la banquette, notre ami observa ses camarades repartir au front. Une impression terrible

d'impuissance l'envahissait. Qu'allait-il arriver ? Pourquoi les pains d'explosifs n'avaient pas fonctionné ? Le mécanisme du boîtier était-il défectueux ? Alors qu'il retournait depuis dix bonnes minutes ces questions dans son esprit, un homme en uniforme apparut à l'autre bout de la rue. Il s'immobilisa quelques instants au bord du trottoir, comme s'il cherchait quelque chose. Son visage, de teinte brune et cuivrée, semblait plus dur que celui des Japonais ordinaires. Peut-être un Indonésien. Reprenant sa marche, il obliqua en direction du véhicule.

Nakata se coucha sur la banquette. Dans son crâne, des images de juges, de miradors et de cellules défilaient à toute vitesse. Arrivé au niveau du camion, l'homme en uniforme s'arrêta de nouveau.

-Ça y est, c'est la fin. Je suis perdu... Après un interminable silence, Nakata entendit une sorte clapotis croustillant. Son angoisse était au comble, mais il comprit soudain : le type urinait tranquillement contre le prunier.

-Sainte pisse ! murmura-t-il.

L'homme s'éloigna, et dix nouvelles minutes s'écoulèrent. Ken et Hiro ne revenaient pas.

-Ils commencent à tarder, c'est bizarre. L'anxiété de notre ami croissait. Rien d'autre à faire que de scruter l'horizon. Au bout d'une heure, n'y tenant plus, il sortit du fourgon. Ses pas le dirigèrent mécaniquement le long des ruelles qui donnaient sur le sanctuaire. Lorsqu'il atteignit la grande place, il remarqua que quelque chose avait changé. Quoi ?

Il n'aurait su le dire précisément, mais ses sens avaient capté quelque chose d'infime que sa conscience n'arrivait pas à décrypter. La gueule noire du Yasukuni demeurait telle qu'à la première visite : lugubre et mystérieuse.

Nakata fonça vers la zone ténébreuse, scrutant chaque recoin avec une attention malade. Paniqué, il n'avait plus besoin de courage pour avancer.

-Ken, Hiro ! Faut qu'on s'arrache ! Ken, Hiro... répondez!

Comme il examinait les alentours, ses yeux se figèrent sur une paroi.

-Là ! Il y avait tout à l'heure des pains d'explosifs... bien collés. Ils ont disparu !

L'étudiant obliqua sur sa gauche, avança sur une dizaine de mètres. Pas de trace d'explosifs. Tout avait été ramassé. Seules les affichettes demeuraient bien collées, en évidence à tous les angles du sanctuaire. Si Ken et Hiro avaient été surpris par la police, des éclats de voix auraient sûrement fusé ; pourquoi n'avait-il rien entendu ? D'autre part, comment expliquer la disparition de tous les pains d'explosifs ? Aucun véhicule de police n'était visible à la ronde. C'était absurde. Au fond de son esprit, une étrange hypothèse faisait son chemin.

Et si... et si ses camarades avaient été "avalés", absorbés par les âmes défiées du sanctuaire ? Les criminels dont les esprits flottaient dans les parages avaient-ils été, ne serait-ce qu'un instant, en mesure d'entraîner deux êtres charnels dans leur monde extra-physique ? La grande gueule noire

du Yasukuni avait-elle le pouvoir de précipiter ses adversaires dans son ventre fétide ? Mais s'il en était ainsi, les quantités d'âmes justes qu'abritait le temple ne laisseraient pas sans défense Ken et Hiro ; peut-être, donc, qu'un combat sans merci se livrait en ce moment-même... hors du monde physique, pour le salut des deux garçons... Lorsqu'il se réveilla, Nakata gisait contre un long pan de bois, à l'angle gauche de l'édifice. Le silence, toujours aussi dense, lui rappela que ses compères avaient disparu. Il ne restait qu'une chose à faire : décamper. C'était la seule option raisonnable.

D'un bond, notre ami se releva et se mit à courir droit devant lui. Une longue demi-heure lui fut nécessaire pour regagner le domicile familial. Nakata se précipita dans le hall, monta quatre à quatre les marches jusqu'au sixième étage, puis se rua comme un fou dans l'appartement. Rongés d'inquiétude, ses parents avaient veillé toute la nuit, et Shoko, dès qu'il entra, s'élança contre lui. Son visage était en larmes. Des larmes de soulagement, mais aussi de colère. Elle le pressa de questions anxieuses, pénibles, qui irritèrent Nakata au plus haut point. Il frissonnait, incapable de répondre. Son cerveau le martyrisait, l'enjoignant à la fois de s'enfermer dans sa chambre et de rabrouer ses parents pour leur manque de tact.

Il aurait voulu dormir trois jours, puis renouer avec son existence d'étudiant sans histoires. Mais c'était impossible. Ce qu'il avait fait cette nuit-là, avec ses deux camarades, pèserait sans doute sur le reste de son existence : il en était

persuadé. Rien ne serait plus comme avant. Dès demain, il serait recherché, traqué. Le fait d'être planté là, précisément chez lui, risquait de l'exposer à une arrestation immédiate : de multiples traces avaient été laissées sur place, et ses deux amis, si la police les détenait, auraient tôt fait de parler : l'héroïsme s'émousse vite devant le regard d'un employé administratif.

Au terme de ces réflexions, Nakata fit un effort colossal pour répondre quelque chose à sa mère. Adossé contre le mur du salon, son père le toisait d'un air glacé.

-Maman... je... j'ai fait quelque chose de grave...

-Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible, mon fils ? cria Shoko.

-Calme-toi, maman. J'étais avec Hiro et Ken, deux copains de la fac. On n'a tué personne, il n'y a pas eu d'accident. On a juste essayé de... de...

-De quoi ? Parle ! tonna son père.

Nakata baissa la tête.

-On a essayé de cramer le temple Yasukuni...

En relevant les yeux, il eut un haut-le-cœur : ses parents étaient comme statufiés, figés de sidération.

-Pardon ? Mais tu plaisantes !

-Papa... Laisse-moi seulement t'expliquer ! L'extrême droite n'a pas sa place au Japon. On ne peut honorer des criminels de guerre si on se prétend patriote. J'ai... Nous

*avons agi en conscience, on a assumé le risque d'être broyés par le système, pour faire bouger les choses ! Pas de révolution sans action, sans creuser un vide... un creux nihiliste, pour dégager un espace... un espace à l'avenir*²³.

A ce moment précis, les souvenirs de Nakata se précipitent et s'entrechoquent dans sa conscience: sa mère s'effondre / son père le gifle à six reprises / l'oncle Ishida arrive en catastrophe de l'autre bout de Tokyo / discussion intense, éclats de voix, pleurs, séparation / l'oncle le charge à l'arrière de sa voiture et l'emmène loin, très loin / une semaine de planque à Sapporo chez une maraîchère aïnoue, parente de Shoko / une enveloppe, de nouveaux papiers, un nouveau pays, la France... et cette adresse minuscule, rue de la Crochardière, au Mans, où un vieil ami de l'oncle allait offrir un accueil temporaire.

La suite, nous la connaissons : Nakata poursuit sa lutte en se faisant artiste. Il assumait son exil avec l'orgueil narquois d'un héros mutique, et ne revit jamais ses parents. Un jour, simplement, le monsieur de la rue Crochardière

²³ Ici, Nakata interprète la sentence de l'écrivain Yukio Mishima: « *Selon moi, la philosophie qui prépare une révolution, ou l'état d'esprit qui vient consolider cette philosophie, repose, en règle générale, toujours sur ces deux piliers que constituent le nihilisme et le mysticisme* ». (Yukio Mishima, *Kakumei tetsugaku toshite no yōmeigaku*, septembre 1970).

sonna à l'atelier ; il s'inclina, murmura que Shoko était morte, puis tendit un petit colis.

Nakata déchira le papier et en dégagea un petit ours en bois. Au-dessous du bibelot, on pouvait lire :

« A toi mon fils, qui m'a comblée de peine et de fierté. Je t'aime de toute mon âme »

Le roncier de Solesmes

Le chauffeur pila sec, puis déporta l'Alfa sur la bande de verdure qui longeait la route.

-Tiens, une bête crevée sur le chemin de Solesmes... ça sent pas bon pour vous, m'sieur le théologien ! Il eut un rire maniaque, puis allongea le cou pour mieux voir la carcasse au travers du pare-brise. A l'arrière, l'Allemand répliqua :

-Razurez-vous monsieur... Je zuis brodesdant, bas zuperstitieux... la pointe acide n'atteignit pas le brave chauffeur ; il se contenta de jeter un coup d'œil jovial dans le rétroviseur. Sa face rougeâtre exprimait une bonhomie épaisse, qui contrastait avec la mine glacée du client. Celui-ci paraissait lutter contre une irritation croissante. Ses mains, crispées sur une mallette au liséré d'acier, semblaient contenir mille ans de fureur.

-Bon, bin si on allait voir c'te viande... elle a ptet besoin d'un bouche à bouche ?

Les deux hommes sortirent du véhicule et s'approchèrent du tas de chair inerte. C'était un triste spectacle, à faire tourner de l'œil un boucher d'infanterie. Une longue traînée brune avait coulé sur la chaussée, couvrant d'une pellicule visqueuse les mousses bordant l'asphalte. L'Affreux²⁴ scrutait le cadavre de ses gros yeux aqueux.

-On dirait un jeune daim. J'vous préviens, ça pèse méchant. Faut pas laisser ça là...

Déjà, quelques véhicules avaient passé au large ; qu'un conducteur assoupi survienne, et c'était le carnage.

L'Allemand quitta sa gabardine, la déposa délicatement sur le capot du taxi, puis s'écria :

-Fous terrière, moi tevant ! Il plongeait ses mains au milieu des chairs, empoigna les pattes avant et tracta violemment. Epaté par cet élan viril, le chauffeur se précipita à son tour et poussa de ses poings au-dessus du jarret.

-Attention à pas vous foutre d'la confiture sur les gaudasses... Faudrait quand-même pas que les moines vous prennent pour un sadique quand vous allez débarquer ! Il s'esclaffa, puis ahana de nouveau. Merde, c'est du bestiaud !

²⁴ Le chauffeur traînait cet aimable surnom depuis l'âge tendre, lorsque ses traits avaient pris forme rubiconde et teinte écarlate.

L'Allemand ne l'écoutait pas. Il tractait comme un panzer, frénétiquement.

-Là, là... ça glisse, on y est presque, cria l'Affreux pour encourager son client à finir le travail sans trop s'esquinter lui-même.

Passé quelques instants, ils parvinrent à déposer l'animal entre deux flaques de boue, sur un lit de plantes rudérales. L'effort avait été vif. Aussitôt, le client ramena métalliquement ses longs bras contre son corps et jura. Après avoir essuyé ses bottines, il regagna le véhicule. Sa démarche élastique évoquait le gymnase et l'usine, si bien que l'Affreux ricana :

-Eh dites mon gars ! Faut arrêter le jus de piment ! L'infarctus ça arrive pas qu'aux autres...

-Afec un peu de foi, fous téplacez les montagnes.

-Mouais... d'ici à décaler nos Alpes mancelles, va vous falloir beaucoup d'hosties...

L'étranger jeta un coup d'œil à sa montre. Les bénédictins de Solesmes l'attendaient sous peu, pour midi. Tandis qu'il renfilait sa gabardine, une pensée subite l'arrêta. Lentement, très lentement, il tourna son visage en direction de la bête. Ses pupilles d'acier se figèrent.

-Bin quoi, j'ai dit quoi ? balbutia le chauffeur.

-Che...che ne comprends pas... Comment est ze dont pozzible ?

-Quoi, qu'est qu'c'est pas possible ? Vous commencez à m'foutre les jetons, là...

L'Allemand devint livide. Son front ruisselait de sueur ; une sueur soudaine, que l'exercice musculaire n'avait nullement causée. D'un bond, il s'élança vers la flaque de sang initiale et inspecta l'asphalte.

-Rien... Rien tu tout !

-Quoi donc, rien du tout ? Vous espérez qu'il laisse une lettre d'adieux peut-être ?

-Arr... mais non! pas la moindre trace de verre, te tébris te foiture... te marque te freinage.

L'Affreux se gratta le cou d'un air pensif.

-Tiens, c'est vrai ça... Encore une femme au volant, elle aura même pas cherché à l'éviter.

-Remarque absurde...

Notre ami théologien approcha de la bête et examina son épiderme. Du bout des doigts, il effleura les contours de la plaie sous l'échine. Une déchirure béante courait le long du pelage, sur près de 60 cm.

L'Affreux approcha à son tour, hasarda un œil morose.

-C'était ptet' un pare-choc en bronze, à un excentrique.

-Taisez-vous che fous prie...

-Ah ! mais vous savez, j'ai été commissaire de piste aux 24 heures du Mans, moi, monsieur ! Sous Gouloumès²⁵, même ! J'en ai vu des engins pas conventionnels... Et des pas nets ! Je sais de quoi j'parle !

Il s'échauffait, piqué dans sa fierté.

-Tiens, je parie même que vous n'avez jamais vu de Dragster ! Bin moi si ! et de près... De vrais obus sur roues, ça vous dépasse les 500 km/h en quelques secondes, après démarrage !

-Attendez... regardez, ici. La déchirure s'étire en pointe jusqu'à la gorge. Z'est gomme zi une griffe a fait fourragé la peau. Gomme zi za n'avait rien à voir avec une gollizion... Il prit le temps de déglutir, puis conclua d'un ton sinistre : Gomme zi la bête avait été azzazzinée, ou zagrifée.

L'Affreux partit d'un rire énorme.

-Eh bin dites, ça alors ! Avec vous on s'ennuie pas ! Pas étonnant qu'on vous attende à Solesmes... Ils vont en avoir pour leur argent, les moines, avec vos berdasses²⁶. Il se tapa sur la cuisse, arracha deux pâquerettes, et se rapprocha d'un air faussement contrarié. Dites, attendez voir... n'auriez pas la déduction incontinent ?

²⁵ Raymond Gouloumès : président de l'Automobile Club de l'Ouest et des 24 Heures du Mans de 1973 à 1992. Truculent personnage, d'un humour et d'une facétie légendaires.

²⁶ Patois sarthois : berdasser signifie parler pour ne rien dire.

L'hilarité le reprenait. Il se calma, épongea ses joues, puis reprit sur le ton du mystère :

-Tenez, vous sentez pas ? L'odeur du roi qui plane...²⁷

Ignorant les railleries du chauffeur, l'Allemand s'était remis à contempler la blessure ; l'étrange, la déroutante blessure. Une fascination morbide croissait en lui. Il en sentait la vibration au fond de ses tripes et, soudain lucide, prit le parti de l'étouffer. Car il nous faut ici préciser : depuis toujours, les appels de la sensiblerie mystique affolaient sa conscience. Ils le guettaient sournoisement, tapis dans les détails les plus insignifiants du quotidien : un gros homme seul, le dessin raté d'un enfant, une jeune femme laide qui sourit faiblement... de tels spectacles le terrassaient. S'il ne se ressaisissait pas à temps, cette affection malade le plongeait dans des torpeurs qui frisaient l'acédie, le besoin de se recroqueviller en boule et de pleurer ; c'était l'envers exact de sa personnalité visible : celle d'un matamore aux nerfs d'acier. Un envers qu'il portait comme une maladie honteuse. Afin de cacher ce secret, il avait su développer de solides anticorps qui donnaient le change aux yeux de tous : son robuste protestantisme, son rationalisme massif. Rien ne lui était plus doux, dans ses publications scientifiques, que d'étriller, de ridiculiser le sentimentalisme spirituel, les

²⁷ En 1392, le roi Charles VI sombrait dans la folie en pleine forêt du Mans ; l'Affreux induit gentiment que son client vient d'attraper le même mal...

bondieuseries, la dentelle affective, dégoulinante... en un mot, le catholicisme. L'Eglise de Rome était pour lui la patrie déchue de la magie, des idoles, du pharisaïsme que Jésus avait combattu dans les sables de Palestine ; le chef de cette Eglise babylonienne, le Pape, n'était autre que le poison originel issu des glandes du Serpent, antérieur donc au péché d'Adam. Ce venin avait infecté la spiritualité occidentale depuis des siècles, et couvert la croix de moisissures indélébiles : massacres, intolérance, polythéisme aggravé d'animisme - le culte des saints, de Marie, la prosternation devant des os, des morceaux de tissu, de chair putréfiée... Pour autant, les convictions précises du docteur Dreyer - car c'était le nom de notre Allemand - ne se réduisaient pas à ce résumé offensif ; son verbe, sa plume, avaient des finesses que nous sommes bien incapable de retranscrire, sinon par cette esquisse abrupte.

Revenu de sa torpeur, notre ami se détourna de la bête. Il avait besoin de souffler, et la face débonnaire du chauffeur le rassura.

Par chance, la route était toujours déserte. Quelques oiseaux pépiaient dans les branchages, un vent léger s'était levé.

-Bon. Si vous avez fini d'admirer c'te bestiau crevé comme la Joconde, moi j'ai les crocs! L'Affreux partit ouvrir sa portière et farfouilla dans un sac de toile. Il en sortit un

gros pavé d'alluminium, en déchira l'extrémité, d'où émergea un solide sandwich au pâté.

-Ok... c'est peut-être pas de la rilette de chez monsieur Coulon²⁸, mais ça vaut toujours mieux que les saucisses infâmes qu'on trouve par chez vous !

Il mordit à pleines dents la double tranche de pain garni, puis reprit en mastiquant : *Pas vrai ? Hein ? Vous y avez jamais rien compris, vous, au porc ! Eheh... Chez nous, c'est une philosophie, va ! La vérité vraie : on a même créé un ordre de chevalerie pour ça²⁹ !*

Tandis que le raseur déclamait sa science, Dreyer lissait sa gabardine. Son visage avait repris couleur, et une bouffée de gaieté le traversa.

-Oui, oui, la Sarthe, l'Athènes des charcutiers... ch'ai bien appris ma leçon, figurez-vous ! et il explosa d'un rire convulsif qui surprit l'Affreux. Vraiment, ce type n'était pas net.

-Fous afez raison, une petite pause s'impose afant te repartir. Ces messieurs de Solesmes attentront... ils attentent bien tepuis touchours!

Le mot fit mouche, et nos deux amis s'esclaffèrent.

²⁸ Charcutier manceau, dont l'étal délicieux réjouissait les riverains dans les années 80.

²⁹ L'ordre des chevaliers de la rilette a été fondé en 1968 à Mamers (Sarthe).

-Seriez tenté par un sandwich ? J'en ai toujours un ou deux de réserve, en cas d'famine.

-Non merci, très aimable à fous. Mes ôtes m'ont prié te décheuner afec eux au réfectoire tu prieuré, afant ma conférence. Il hésita, puis murmura : les paufres.

-Les pauvres ? Comment ça ? Le gros visage de l'Affreux s'éclaira. Vous leur préparez un mauvais coup ?

-En quelque sorte... Sur ces mots, il se dirigea à son tour vers l'Alfa et en ramena sa petite mallette au liséré d'acier. Il esquissa un demi sourire.

-Allez quoi, dites... faites pas vot' midinette : y a quoi dans votre mallette ? Un silencieux ?

-Pire.

-Comment ça, pire ?

-De guoi bulvérizer le Vadican et la zixdine juzg'à la Parousie.

-jusqu'à la Papouasie ?

-La Parousie... la fin des demps, zi vous voulez...

-Rhoouo, vous alors ! Y a pas à dire vous êtes un cas... Mais attention, un cas d'première ! Un artiste, quoi ! Des clients comme vous, j'en ai pas deux par an, et encore j'suis large !

L'Affreux ne méprisait pas son client : sa bizarrerie éveillait en lui une sorte de reconnaissance. Le respect

fraternel du potache pour le doux-dingue, adversaire des conventions, de la civilité rampante des gens "normaux". Il le pressa donc de questions personnelles, et le théologien fut obligé de se raconter par le menu. Dans un premier temps, il évoqua son parcours universitaire, puis il expliqua l'enchaînement de circonstances qui l'avaient conduit jusqu'ici, au fin-fond de la Sarthe : tout était parti d'un coup de fil des moines de Solesmes à la ville allemande de Paderborn³⁰. On avait eu l'idée de faire venir un théologien d'outre-Rhin pour recadrer gentiment certains jeunes moines : apparemment, de petites traces d'orgueil intellectuel avaient été constatées depuis peu à Solesmes, et il convenait d'y remédier rapidement. Afin de satisfaire ses interlocuteurs, la municipalité de Paderborn avait d'abord sollicité l'impayable Hans Küng, réputé frapper dur – mais avec amour – sur la chose vaticane³¹. Malheureusement, l'intéressé avait décliné pour cause de meetings planétaires en cascade. On se tourna alors vers d'autres profils qui se désistèrent les uns après les autres :

³⁰ Depuis les profondeurs du Moyen-Âge, la cité rhénane de Paderborn est intimement liée au Mans: les reliques de Saint Liboire y avaient été transférées depuis Le Mans pour conjurer une catastrophe locale (ou plus prosaïquement par un souci d'amitié qui liait les évêques des deux cités); de ce geste était née une communion profonde, qui s'est prolongée jusqu'à nos jours entre les deux villes. Au cours de la Révolution française, l'évêque du Mans échappa aux violences antireligieuses en se réfugiant à Paderborn.

³¹ Hans Küng est un théologien catholique de premier plan (Suisse-Allemand), célèbre pour sa promotion d'une éthique mondiale métareligieuse, et ses critiques acides portées contre la curie romaine. Sa verve assassine en fait le chouchou d'une certaine gauche, et la bête noire des pieux conservateurs.

le souhait des bénédictins semblait étrange et, pour dire clairement les choses, Solesmes c'était loin...

On avait alors fini, la mort dans l'âme, par se rabattre sur une dernière solution : le docteur Dreyer, adversaire acharné du catholicisme... Celui-ci accepta l'invitation sur le champ. Il l'accepta même avec rage, et fignola les préparatifs de sa conférence avec un soin maniaque. Tenir à sa merci, deux heures durant, une quarantaine de calotins : l'aubaine était inespérée.

Bien que ces explications l'amusassent au plus haut point, l'Affreux semblait perdu : pourquoi le docteur avait-il accepté, avec un tel entrain, de venir pérorer devant des moines catholiques ?

-Mais parce que les catholiques ne sont pas de vrais chrétiens, parce qu'ils ont remplacé la Bible par les traditions, le culte des images, des saints, de Marie, et bien d'autres choses ! Grâce à Dieu, depuis cinquante ans que le protestantisme existe, depuis Luther qui a dit merde à ces ténives païennes, le christianisme se reconstruit...

Bien incapable de formuler un point de vue sur la question, l'Affreux sentait tout de même un peu d'excès - sinon de fanatisme - chez son interlocuteur. Il eut un sourire désabusé, puis, sans rien dire, considéra l'Allemand bien droit dans les yeux. Cette attitude fit plus d'effet qu'une objection théologique.

Soudain modeste, le trublion en imposait par sa réserve. C'était dérangeant. Dreyer eut l'impression - un court

instant - d'être le véritable excité de l'affaire. Pire : en cette seconde, la théologie lui apparut comme un puits de vanité sans fond.

-Parlons peut-être d'autre chose, murmura le chauffeur en terminant son sandwich. Il avait réduit son papier d'alluminium en une boule compacte, qu'il glissa dans sa poche.

-Gomme fous foulez... Il est tailleurs temps de repartir. En son for-intérieur, Dreyer sentait poindre une colère contre lui-même. Voici que son enthousiasme avait heurté la sensibilité d'un simple, pourtant si disposé au bavardage. Quelle déconvenue...

-Attendez... Che ne foutrais pas fous afoir heurté afec mes histoires. Che...

-Comment ça, mais pas du tout ! C'est pas tous les matins que j'transporte Ben Hur dans mon taxi ! Seulement...

-Seulement "Arrête ton char Ben Hur"... n'est-ze pas ?

L'Affreux baissa les yeux.

-Mais non... c'est pas ça... c'est que j'suis complètement largué dans ce que vous dites, c'est tout. Et pourtant j'adorerais discuter de ça, j'vous assure ! Mais bon... il hésita un instant, puis reprit : j'ai juste la foi du charbonnier, moi. Et le charbonnier, ça reste à son fourneau.

Touché, Dreyer sentit qu'il n'avait rien à répondre. Protester ne servait à rien, sinon à souligner l'hypocrisie du sachant qu'il était.

-Fous afez la foi, pourtant. C'est le prinzipal.

-Ah çà, une foi en titane, même... Comme disait maman, Dieu, c'est pas d'la birouille ³²!

A ces mots, Dreyer devint malicieux :

-Développez tonc! Fous n'allez pas fous en tirer comme ça! On a pien cinq minutes afant te repartir... A présent, il se faisait un devoir de s'intéresser à l'intériorité du pauvre bougre, comme pour effacer la maladresse qu'il avait commise.

-Mais c'est vous le théologien, pas moi !

-Grafe erreur, mon cher : Tout le monte est un théologien potenziel, pas besoin te tiplômes ³³ !

-Ah bon, bin si vous l'dites...

L'Allemand souriait, mais son regard d'acier intimidait l'Affreux.

-Oui, oui, j'y crois en Dieu. J'y crois parce que... bon. Comment expliquer ça avec des mots savants ? Les traits

³² Birouille: fantôme, en patois sarthois.

³³ Dreyer reprend ici l'affirmation de l'ex-franciscain brésilien Leonardo Boff : "*Tout être humain est un théologien*" (Je m'explique, 1994).

de son visage se contractèrent, et il entra dans un abîme de réflexions. Lorsqu'il en sortit, le timbre de sa voix semblait plus net.

-Mettons cartes sur table : c'est improbable que Dieu existe, mais encore plus improbable qu'il n'existe pas.

-Indéressant! Mais pourquoi tonc?

-Parce que le hasard servi pour expliquer des règles mathématiques et astronomiques qui se répètent depuis des milliards d'années, ça va deux minutes. Ça tient rationnellement pas debout. Il a bon dos, le ticket de Monte Carlo...³⁴

-Brafo, voizi là un pon raisonnement. Il hésita un instant, puis continua : D'autant plus méritoire te la part t'un Français !

-Comment ça ? Dites-donc, le Chleuh, on est quand même pas des veaux !

L'Allemand eut un rire sec.

-Arr... ne le prenez pas mal. C'est chuste qu'à l'ordinaire, fous autres Franzais n'afez aucune culture théologique.

-On est des cartésiens mon cher, c'est déjà pas mal.

³⁴ L'Affreux fait sans doute référence au mot de Jacques Monod, célèbre scientifique athée : « *L'Univers n'était pas gros de la vie, ni de la biosphère de l'homme. Notre numéro est sorti au jeu de Monte Carlo* » (Le Hasard et la Nécessité, 1970).

-Descartes a inventé lui-même une preuve de Dieu ! Fous semblez tous avoir oublié cela !

-Mouais, fit l'Affreux en crachant dans l'herbe. C'est sans fin votre histoire.

Puis il ajouta : ça sent tellement l'infini que c'est peut-être ça, au final, la plus grande preuve de Dieu. Les vertiges qu'on s'colle à en causer...

Dreyer se présenta devant l'abbaye avec une demi-heure de retard. En arrivant, il fut frappé de déception : loin de lui évoquer l'horreur architecturale qu'il espérait, Saint-Pierre de Solesmes charma sa sensibilité sévère. Son profil de haute forteresse compacte, puissante, évoquait une certaine idée de force, d'ardeur spirituelle, de simplicité. Une âpre beauté se dégageait de ces pierres, qu'on avait agglutinées sans maniérisme les unes sur les autres. Les masses verdoyantes qui surgissaient des eaux de la Sarthe adoucissaient la grisaille d'ensemble : dès lors, il aurait été malhonnête de prononcer le mot "tristesse" à la vue de ce bloc terne, grandiose à sa façon.

Un homme vêtu d'une aube noire apparut. Il tendit à Dreyer une grosse main caleuse et s'excusa, quand bien même c'était l'Allemand qui avait manqué l'horaire.

-Dom Mazeaux. C'est un honneur de faire votre connaissance, monsieur le professeur. Le moine avait un sourire de lettré et des yeux doux, très doux, qui portaient soudain très haut la barre du respect humain.

-Enchanté, moi te même. Feuillez m'excuse...

-Voulez-vous bien me suivre ? Nos bénédictins sont impatients de vous rencontrer. Ils nous espèrent en silence, depuis leur cellule ou au réfectoire : les apprêts du déjeuner seront bientôt terminés.

Il marqua une pause puis, avec l'entrain d'une demoiselle en fleur :

-Vous devez être affamé n'est-ce-pas ?

Le contraste entre la grosse main rugueuse et ce ton mélodieux surprit notre ami qui, sur ce genre de détails, en allait vite aux conclusions...

Ils s'engagèrent à l'intérieur de l'enceinte et firent une petite halte à la cellérierie : sans s'expliquer, dom Mazeaux se mit à fureter dans les dossiers.

-Ah, la voici ! murmura-t-il avec délice. A l'intérieur d'une chemise plastifiée, une petite fiche mentionnait une suite de dates et de mots illisibles. Dom Mazeaux sortit le document et se mit à le parcourir en silence. Le moment se prolongeait, à tel point que le bénédictin semblait avoir oublié la présence de Dreyer.

-Si je déranche...

Il allait poursuivre, mais le moine eut un geste impératif de mélomane qui invite au silence.

-Dites-donc, je vois avec plaisir que vous avez effectué vos études à l'université de Tübingen, ainsi qu'à Marbourg ?

Et toutes ces notes, ces appréciations... Vos références sont excellentes !

Dreyer n'en revenait pas. Les bénédictins étaient en possession d'une synthèse détaillée de toute sa vie d'étudiant, des résultats de ses évaluations année après année, du sentiment de ses professeurs... tout semblait avoir été référencé sur cette fiche minutieusement noircie. Il éprouva un sentiment de vague colère, mais prit le parti de sourire. Car en lui-même, il jubilait déjà : *Che ne fais pas fous rater, mes chers petits pénétictins... Attentez-foir !*

-Arr... J'ai eu beaucoup de chance, et te pons professeurs, foilà tout !

Dom Mazeaux acquieça gentiment en ressortant de la pièce. Comme Dreyer s'était mis à regarder autour de lui, son hôte lui proposa une visite au pas de charge avant de gagner le réfectoire.

-Ce serait bien dommage, précisa-t-il, de passer à côté de nos modestes splendeurs.

Dans un premier temps, ils s'attardèrent devant les pelouses plantées d'arbres coniques et de sphères végétales, puis traversèrent quelques allées fleuries. De loin en loin, à l'angle d'un mur ou d'un bosquet, des silhouettes furtives apparaissaient. On traversa le petit cloître aux tons crémeux et le grand cloître majestueux : les pelouses rases, les cyprès filiformes autour de la pièce

d'eau disaient vaguement la Toscane. C'était un enchantement.

Dreyer avait peine à se l'avouer, mais décidément, Solesmes lui plaisait. Il y sentait de la clarté, de la vérité, une densité évangélique troublante. Dom Mazeaux fit observer que l'abbaye avait mille ans, mais qu'il avait fallu tout l'héroïsme d'un moine du XIXe siècle pour en ressusciter les murs. Dom Guéranger³⁵, c'était son nom, avait lutté pied à pied, de longues années durant, pour réintroduire la vie monastique à Solesmes. Epris de liturgie, il en avait fait le cœur mondial du chant grégorien³⁶. Aussi avait-il composé de nombreux ouvrages sur le sens de la liturgie catholique ; face au scientisme athée de l'époque, il avait superbement justifié, point par point, le contact du culte romain avec la vérité. Il avait si bien fait que la raison n'avait trouvé là rien à redire, ou si peu...

³⁵ (1805-1875) Refondateur de Solesmes et de l'ordre bénédictin en France : quelques décennies plus tôt, la Révolution française avait supprimé l'ordre de Saint Benoît.

³⁶ Fier exploit ! Au milieu du XIXe siècle, l'état du chant grégorien était en ruines, comme l'atteste ce témoignage truculent de Berlioz : « *A entendre de telles successions de notes hideuses et à l'accent menaçant, on se croirait transporté dans un antre de druides préparant un sacrifice humain* » (Journal des Débats, 7 janvier 1862).

Enfin, et ce n'était pas rien, Guéranger avait prouvé à la face du monde que le principe protestant "Sola Scriptura"³⁷ était erroné³⁸.

-Si l'on suit le raisonnement de Guéranger et qu'on l'étire un peu, signifia Mazeaux, il apparaît que les protestants auraient perdu les bases fondatrices de la liturgie et la part initiale du témoignage des apôtres, celle qui faisait vivre les premiers chrétiens avant la rédaction des Evangiles ; ceux-ci n'incluant pas l'entièreté des actes et paroles de Jésus mais leur synthèse, il était donc nécessaire, au côté de l'Ecriture, d'avoir la Tradition pour base de la foi. Le catholicisme fit sienne cette position.

Naturellement, le moine avait émis ces paroles avec malice, sans imaginer l'effet incendiaire qu'elles auraient sur le docteur protestant. Ulcéré, celui-ci feignit l'indifférence et murmura :

-Je crains que fotre Guéranger se soit fourré le toigt tans l'oeil. Digitus in oculo!

A ces mots, dom Mazeaux jubila.

³⁷ L'Ecriture seule": principe protestant selon lequel le chrétien doit fonder sa foi seulement sur la Bible, et non en y ajoutant la Tradition, position des catholiques.

³⁸ « La Liturgie s'exerçait par les Apôtres et par ceux qu'ils avaient consacrés évêques, prêtres ou diacres, longtemps avant la rédaction complète du Nouveau Testament » (Dom Guéranger, Institutions liturgiques, chapitre III)

-Mais c'est formidable ! Nous serons très heureux d'entendre vos raisons tout à l'heure.

Et, prenant vivement Dreyer par le bras, il l'entraîna hors du cloître.

-Vraiment... C'est un si doux privilège de vous avoir parmi nous pour quelques heures : nos jeunes bénédictins ont tant besoin qu'on les batte froid en ce moment... depuis quelques temps, nous avons remarqué de la crânerie, de l'orgueil en eux. Imaginez-vous que certains discutaillent sur les réseaux sociaux, une fois dans leur cellule ! J'en ai surpris plus d'un, smartphone en main sous l'oreiller ! Et je vous épargne les pseudos : Paphnuce 2015, Filousophe, Cuistre cosmique... ça va loin mon cher docteur, très loin!

A ce moment, Dreyer remarqua une ondulation fugace derrière une colonne. Sans attirer l'attention de son interlocuteur, il appuya le regard. C'était un jeune convers qui dévorait en douce une barre chocolatée. Lorsque celui-ci se vit repéré, une expression d'horreur défigura son visage. Son menton se mit à trembler, comme celui d'un enfant pris en faute et qui craindrait la fessée.

Amusé, Dreyer lui fit un clin d'œil et réprima un fou-rire.

-Vraiment, se dit-il, voilà de quoi conforter mes théories sur la vie monastique, à 100%... Quelle aliénation ! Quelle régression au stade infantile ! On en viendrait presque à croire en Freud...

De son côté, dom Mazeaux s'était lancé dans une ode à l'Allemagne. Il s'extasiait sur le pays, sa modernité, son

économie, l'excellence de ses universités. L'homme moyen y avait certes le raisonnement un peu gourda, voire robotique, mais quel esprit de sérieux ! Quelle cohérence à tous points de vue !

En écoutant ces doctes banalités, l'invité remarqua, près du lavatorium, un petit homme vouté qui surnageait dans son aube. Son visage sec, orné d'un nez enflé, reflétait une vie d'ascèse mieux qu'aucune règle. De petits yeux perçants, d'un bleu céruléen, semblaient vous sonder l'âme à la seconde. Il s'agissait de frère Marrot, illustre bibliste, que certains connaisseurs estimaient supérieur au grand Léon-Dufour³⁹. Dom Mazeaux fit les présentations. Il évoqua avec passion la vie de son confrère, et celui-ci bougonna pour en rabattre.

-Quel boute-en-train, se plaignit-il. Mon frère, cessez donc d'importuner notre invité. Les veines paroles...

-Oui, oui, c'est entendu, péché selon la règle... Mais tout de même, réjouissons-nous ! Ce n'est pas tous les jours qu'un disciple de Luther nous fait l'honneur d'une conférence !

Dreyer était atterré. Comment pouvait-on à ce point s'abaisser devant autrui ? Pourquoi ce cinéma, toutes ces

³⁹ Xavier Léon-Dufour (1912-2007) : exégète catholique, spécialiste du Nouveau Testament. Auteur prolifique, il avait le sens de la formule : « *L'eucharistie est par nature contestataire* » (Le Pain de vie), ou encore « *Si le Décalogue ne débouche pas sur un dialogue, ce n'est plus qu'un catalogue* » (Agir selon l'Évangile).

courbettes ? Le dialogue œcuménique⁴⁰, aussi critiquable soit-il, méritait mieux que ces coulées de sirop ! Frère Marrot, qui avait bien compris le sentiment de l'Allemand, lui décocha un sourire fin. Un sourire qui semblait dire : *"Attends un peu mon ami... tu verras à quelle sauce je vais te croquer tout à l'heure..."*

Dès lors, il s'éloigna vers le réfectoire en montrant gentiment le cadran de sa montre.

-Bon, nous avons encore quelques minutes avant de nous faire taper sur les doigts... Venez ! s'écria dom Mazeaux.

La visite reprit au pas de course. Le moine fonçait gaiement dans les couloirs, pointant de-ci de-là un tableau, une statue, un élément d'architecture intéressant. Dreyer le suivait d'une foulée mécanique, imperturbable. En quelques minutes, on gagna le scriptorium.

Découvrant ce nouvel espace, notre ami eut un choc. Un choc d'une délicieuse saveur. Une volumineuse mappemonde ornait la salle, boisée de part en part. Des flots de lumière vive doraienent le parquet. Plus loin, des rangées d'ouvrages sans âge, soigneusement référencés, s'élevaient du sol au plafond. On accédait à ce dernier par des passerelles blanches, étincelantes, qui amplifiaient l'effet de clarté générale. Tout était parfaitement rangé, classé, offert à l'appétit de savoir. Dreyer commençait à

⁴⁰ Œcuménisme : ensemble des efforts protestants, catholiques et orthodoxes en vue d'une meilleure compréhension mutuelle. L'œcuménisme a considérablement progressé au cours de la deuxième partie du XXe siècle, mais semble aujourd'hui stagner, voire régresser.

comprendre pourquoi Solesmes était tant associé au monde des lettres, aux écrivains et aux poètes. Comme s'il avait intercepté sa pensée, dom Mazeaux déclara :

-Croyantes ou non, de nombreuses vedettes de la littérature ont trouvé refuge ici ; Claudel, Valéry, Copeau, Montherlant, Huysmans... Ils ont défilé à Solesmes tout au long du XXe siècle, laissant à chaque fois un peu de leur génie entre nos murs. Lorsqu'on vit ici, c'est très net : on se sent comme imprégnés, enveloppés par ce génie. Il flotte dans l'atmosphère...

-Il a dû s'en passer de trôles t'histoires entre vos murs !

-Oh, c'est certain ! Les anecdotes ne manquent pas... Jacques Copeau a raconté que c'est à Solesmes que dom Cozien rappela son âme à la vie⁴¹. C'est aussi chez nous, à la Grand-Messe, que Maurice Sachs pleura pour la première fois après six années vécues l'œil sec, sans la moindre larme⁴². Et puis, c'est encore ici que Pierre Reverdy prophétisa : Dieu convertira les meilleurs en se servant des pires...⁴³

Dom Mazeaux s'interrompit. Un garçon brun venait d'apparaître au fond de la pièce. Il déposa une pile de livres sur la table d'étude, puis ouvrit un cahier rempli de notes.

⁴¹ Lettre à l'intéressé, 2 septembre 1932.

⁴² « Seul le monastère me l'a arrachée » (Maurice Sachs, lettre du 18 juillet 1926, à J. Maritain).

⁴³ Cf. P. Hala, *Solesmes, les écrivains et les poètes*, 2011, p.383.

Son visage laiteux n'exprimait rien. Juste de la concentration ; une extrême concentration qui ne l'avait pas même fait remarquer les visiteurs. Une scène incroyable survint alors :

-Ramos ! cria Mazeaux. Au réfectoire ! T'as toujours pas fini d'ficher les documents ? Non mais tu t'crois au Club Med ? Station Solesmes ? Tu veux mon pied au cul aussi ? Allez file ! Pigeon des îles !

Le jeune homme laissa son travail et s'éclipsa sans un mot, les mains sous la coule. Devant la sidération de Dreyer, Dom Mazeaux reprit sa voix mélodieuse.

-C'est mon petit Ramos... Une tête dure, mais un génie. Je l'adore, vous savez pas combien...

Il se mit à rire aux éclats.

-Oh, mais je vous ai fait peur ! Mille excuses... Vous savez ce ptit bonhomme, on l'a repêché bien bas... C'est sa mère, cette pauvre Dolores, morte aujourd'hui, qui nous a suppliés de le prendre. Une sainte femme. Vraiment. Lui, il était perdu. Complètement. C'était une de ces petites teignes de cité qui gangrènent la vie des honnêtes gens. Depuis des années, ils se répandent partout au Mans, vous menacent le monde pour un regard ou une remarque. De la pourriture, je vous dis... ça tape sur tout le monde, y compris les dames. Et personne n'ose rien dire, de peur de passer pour un plouc...

Le visage de dom Mazeaux s'était crispé violemment. Il toussa puis reprit, d'un ton qui s'envenimait :

-Ça fait baisser les yeux, ça exige le respect en crachant tous les deux mètres ! Non mais faut les y voir ! C'est pas plus gros qu'une feuille et ça vous renverse des pères de famille ! Les Sablons, c'est devenu la cour des miracles, un vrai coupe-gorge ! La rue du Port, l'avenue du Général Leclerc, le samedi soir, n'en parlons pas ! Qu'on nomme simplement ce que l'on voit, on vous dira que c'est de la violence sociale ; mais qu'ils vous cassent le nez en rigolant, là, c'est un appel à l'aide ! C'est à se taper la tête contre un mur, vraiment ! Les gens font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas remarquer ce qu'ils ont sous le nez, ils se torturent la cervelle à trouver toutes sortes d'explications alternatives à ce qui crève les yeux. Au final, ça donne un syndrome de psychiatrie collectif, et le plus gros tabou du Mans. Ecœurant !

Abasourdi, Dreyer était incapable de répondre quoi que ce soit à ce qu'il venait d'entendre. Une impression d'épouvante l'habitait. Qui était l'individu qu'il avait devant lui ? Comment pouvait-on faire coexister en soi tant de violence et tant de douceur ? N'était-on pas face au cas-type du "doux-dingue", du clerc mielleux qui mute soudain en bête sauvage ? Oui, précisément. Les effets de la claustration catholique allaient donc jusque-là. C'était fascinant. Dreyer sentait qu'il avait là la preuve, l'aboutissement vivant de toutes ses convictions. Les dérives morbides du système romain donnaient bien ça.

-Fous êtes un féritable personnage... Fous en rentez-vous compte ?

Dom Mazeaux s'esclaffa :

-Ah çà ! je ne suis qu'un moine, cher docteur. Un pauvre moinillon qui crie dans le désert, à tort ou à raison.

-Que pensent vos compagnons de ce que vous avancez là ?

-Oh, bien peu de choses... le renégat, ici c'est moi. Il n'y a pas un frère ici pour accorder ne serait-ce qu'un gramme de crédit à ce que je viens de dire. Pour eux, ça sent le fagot, la politique, point à la ligne. Le frère Marrot, que vous venez de croiser tout à l'heure, s'oppose systématiquement à moi sur ces questions.

Il se tut, hésita un instant, puis ajouta :

-Mais Dolorès, elle, était d'accord avec moi.

-La mère de ce cheune homme que vous fenez de congétier ?

-Oui, la mère de Ramos. Elle travaillait au Concordia⁴⁴. Une brave femme, qui a eu beaucoup de malheurs dans sa vie. Elle était très croyante et venait tous les ans à Solesmes. Une fois ou deux. Elle nous rendait visite et nous offrait des bons plats de chez elle. C'était un ange, vraiment. Et puis elle est tombée malade. Cancer du sein. Avant de mourir, elle est venue nous voir une dernière fois. C'est là qu'elle nous a demandé... qu'elle nous a suppliés :

⁴⁴ Grand hôtel manceau, avenue du Général Leclerc. Ouvert en 1906, il s'agissait initialement de l'Hôtel de Paris, puis du Concorde. La nourriture servie y était particulièrement fameuse. En 1989, Gérard Depardieu y résida deux mois, à l'occasion du tournage de Cyrano dans le Vieux Mans.

que l'on s'occupe de son fils, quand elle serait partie. Comme je vous l'ai dit, c'était un petit voyou. Pas bien méchant, mais il avait une de ces malices ! Arnaques, vols, petits trafics... Tenez, c'était même un copain du gars qui a failli boxer le maire Boulard, en 2008⁴⁵.

-Pourtant, le garçon que ch'ai fu à l'instant...

-Effectivement, une tout autre personne, n'est-ce-pas ! On lui a mis le pied à l'étrier. Il a une plume magnifique, à n'y rien comprendre... C'est en tirant cette languette qu'on l'a aidé à reprendre pied en lui-même. On lui fait écrire "L'histoire faramineuse"...

-Qu'est-ce que cela ?

-Un projet fou. Mais il en est capable. Il aura toute la documentation nécessaire ici. L'histoire faramineuse, c'est une sorte de chronologie du génie manceau, siècle après siècle, depuis les Gaulois Cénomans jusqu'aux 24 Heures !

-J'imagine que c'est un travail qui nécessitera tes années.

⁴⁵ Le 27 septembre 2008, le maire du Mans Jean-Claude Boulard visite le quartier de Bruyères avec quelques élus. Des jeunes se mettent à tourner autour d'eux à cyclomoteur. L'édile s'approche, cherche à leur parler. L'un d'eux se met alors à l'insulter. Boulard essaie de le calmer, en vain. Furieux, le jeune sort un marteau et menace de frapper. Un élu et la mère du garçon parviennent à l'empêcher d'agir. Jean-Claude Boulard refusera de porter plainte en assurant que ce n'était pas un acte de délinquance mais le fait d'une personne malade. (Source : Alain Moro, Histoire des maires du Mans, ITF, 2006)

-On a tout le temps ! Et puis Ramos est passionné. Il ne vit plus que pour ça... Il travaille jusqu'à très tard le soir, dans sa cellule du bâtiment Mellet, sur son petit ordinateur. Je lui ai aménagé un règlement de complaisance !

-Si fous le tites...

Un brin d'ironie pouvait se lire sur le visage de Dreyer. D'ici deux ou trois mois, pensa-t-il, le jeune aurait déguerpi sans demander son reste. Et cette fois, le fils prodigue ne reviendrait pas : le veau gras l'attendait dehors, et le veau d'or resterait au monastère, au milieu des images taillées. Dom Mazeaux ne soupçonnait pas ces réflexions désobligeantes. Il murmura :

-Un vrai miracle qu'il se soit métamorphosé ainsi...

Ses yeux se plissèrent, et une étincelle éclaira ses prunelles :

-Quoi de surprenant après tout... la nature transforme bien les larves en papillons ! Alors la surnature, vous imaginez !

Sur ces mots, ils se rendirent au réfectoire.

En pénétrant dans la salle, notre docteur eut un réflexe étonnant : il déposa sa mallette et sortit de sa poche un smartphone. Sans demander l'aval de quiconque, il se prit en photo au milieu des tablées. Des dizaines de moines y étaient installés, l'oeil abîmé dans la prière. Lorsque le

flash crépita au milieu du silence, un murmure indigné s'éleva. Dreyer s'aperçut de sa bévue. Il s'excusa en esquissant une grimace, puis inclina le buste comme s'il venait d'accomplir un numéro. Cette pitrerie involontaire provoqua l'hilarité générale. On le plaça au fond de la salle, près d'une colonne. Il se sentit vite entouré de regards bienveillants. Dom Mazeaux gigotait sur sa chaise en se frottant les mains : si l'ordinaire culinaire de Solesmes respectait les rigueurs de la vie monastique, il en irait tout autrement aujourd'hui.

En effet, pour faire honneur à l'invité, les frères avaient prémédité quelque festin... Le menu fut annoncé par un grand gaillard en tablier. Il prononçait le nom des mets avec rondeur, et des murmures de gourmandise lui répondaient en écho.

... Cochon rôti aux pêches, gratin, petits fromages secs et toasts au miel ; le tout serait suivi de généreuses parts de fraisier.

C'était Byzance ! On psalmodia le bénédicité, et les plats commencèrent à circuler entre les tables. Dreyer fut abondamment servi par son voisin de droite, Piotr, un moine d'origine russe qui s'était exilé à Solesmes pour des raisons obscures. Les vestiges d'un tatouage obscène parcheminaient son avant-bras.

-*Ça c'est bon, très bon !* disait-il avec un accent de brute soviétique qui égayait tout le monde. Ses puissantes mâchoires mastiquaient la viande avec entrain. Dreyer

demanda depuis combien de temps il se trouvait à Solesmes.

-Deux ans... C'est nouvelle vie ici. Moi j'ai passé très dur. Violence, beaucoup violence. Ici trouvé la paix.

Son énorme cou rentrait dans ses épaules. Les plis de sa bure laissaient deviner des pectoraux d'acier. Piotr avait un physique de cerbère qui tranchait sur tous ces corps sveltes, alignés le long des tables. Il reprit :

-Quand moi suis arrivé ici, les moines pas posé questions. Juste donné à moi chambre, mangé, et place ici. Ce que j'ai fait avant, eux pas vouloir savoir. Sauf quand moi confessé, moi dois dire les choses. Alors tout dit.

A cet instant, Dreyer perçut une inflexion émue dans sa voix. Il souffla violemment, et ses yeux s'embruèrent.

-Moi fini tout dire. Tout. Et moi pardonné maintenant. Nouvelle vie...

Cette confiance inattendue fit forte impression sur le docteur. Il s'efforça de sourire au bonhomme, et celui-ci lui tapa sur la cuisse. A ce moment, un jeune clerc se leva et monta à la chaire. Il s'empara d'un gros volume et l'éstala sur le pupitre. Sur la couverture, on pouvait lire en lettres dorées :

Les Saints fragments de Dom Guéranger, restaurateur de Solesmes.

-Encore lui... grommela Dreyer entre ses dents. Mais la lecture commença. Il s'agissait d'une suite de citations du

maître, énoncées sur un ton monocorde. Certaines étaient ennuyeuses, banales, d'autres pleines d'esprit :

*"La liturgie romaine ne contient et ne saurait contenir aucune erreur, dans l'enseignement et la confession des dogmes"*⁴⁶

*"C'est qu'il n'y a rien de plus dissemblable qu'un chrétien et un philosophe"*⁴⁷

*"Vous hésitez à proclamer les miracles les plus évidents, vous leur cherchez des explications atténuantes du prodige, au risque d'ébranler la foi de vos lecteurs ; vous taisez les prophéties, (...) en un mot, vous ne niez pas le surnaturel, mais vous le gazez, de peur d'effaroucher et pour paraître hommes de votre temps"*⁴⁸

*"Mais qui sait aujourd'hui que tous les arts, architecture, peinture, sculpture, musique, sont tributaires de la Liturgie, et par elle du catholicisme ?"*⁴⁹

⁴⁶ Guéranger, *Liturgie catholique*, 31 mai 1830.

⁴⁷ Guéranger, *Du naturalisme dans l'histoire*, 4e article, 11 avril 1858

⁴⁸ Guéranger, *Du naturalisme dans l'histoire*, 4e article, 11 avril 1858

⁴⁹ Guéranger, *Institutions liturgiques*, chapitre II

Accordant une moyenne écoute à ces doctes propos, les mangeurs s'ingéniaient par ailleurs à découper leur viande... peut-être un peu trop cuite. Des chuchotements épars signalaient la qualité du gratin, qui fondait en bouche.

Dreyer s'efforçait cependant de rester concentré, et d'évaluer les fameux fragments. Si son protestantisme le portait à regretter le conservatisme de telles sentences, il en admirait la densité sévère, le ton d'indépendance farouche. Initialement, lorsqu'il s'était penché sur le personnage pour préparer sa conférence, il n'avait lu que quelques lettres et documents biographiques, et ces synthèses l'avaient confirmé dans son préjugé : Guéranger n'était qu'un âne superstitieux, qu'il allait qualifier comme tel devant tous. Il s'attendait évidemment à scandaliser ; mais il était de son devoir, en tant que théologien, de suivre la parole de l'Évangile. *Que votre oui soit oui, que votre non soit non.* Ne pas transiger, ne pas biaiser. Telle un glaive, la vérité séparerait le père du fils, le frère de la sœur. C'était ainsi. Lorsqu'un chirurgien vous opère, il ne renonce pas à vous charcuter les viscères pour ménager votre sensibilité. Il va jusqu'au bout pour vous sauver, et c'est précisément son scrupule, sa crainte de vous faire mal qui vous tuerait. Pourquoi cette vérité médicale, si élémentaire, passe-t-elle si mal sur le plan spirituel ? Et pourtant... A entendre ces citations de Dom Guéranger, Dreyer sentait que le personnage méritait peut-être mieux

que son jugement initial. Son papier était pourtant prêt pour la conférence.

Au fond du réfectoire, le jeune Ramos mastiquait son morceau de porc en rêvassant. Il avait le visage si candide qu'on aurait pu penser qu'il était niais ; avait-il seulement conscience des dons que lui prêtaient ses aînés ? Quant au chantier de cette "Histoire faramineuse", qui ne serait sans doute jamais mené à terme, il bénéficierait certes à la communauté monastique et aux érudits locaux... mais lui n'en tirerait rien. On lui pompait le suc, voilà tout. Les frères de Solesmes avaient ici leur Christ...

Comment un jeune homme si plein de sève, si talentueux, avait-il pu finir entre les murs d'une telle forteresse ?

-Il ne tiendra pas, c'est impossible, songea le docteur. Alors il murmura, comme pour se convaincre :

-C'est antinaturel.

-Je dirais plutôt surnaturel, nuança Dom Mazaux.

Son regard d'aigle avait suivi celui de Dreyer et, apparemment, le cheminement de ses réflexions.

-Ramos est le plus grand d'entre nous. Notre aîné à tous.

Il sembla hésiter, puis ajouta :

-Il nous quittera un jour, c'est certain. Les plus grands sont de passage. Nous autres, les moines ordinaires, c'est différent : le temps nous oubliera sur place. C'est toujours

ainsi que ça se passe. Les moins aériens s'enracinent. On avise donc, on s'organise tranquillement. On reste, on prie pour le monde... et nos actes microscopiques, sous l'œil de Dieu, prennent l'ampleur providentielle qu'Il daigne leur accorder. Cette transmutation n'a rien à voir avec la logique du monde, et c'est tant mieux.

-Pourquoi ?

-C'est tant mieux parce que s'il n'y avait que le monde et sa fatalité, un demeuré ne serait qu'un demeuré, le délinquant ne serait qu'une ordure, et ainsi de suite... jusqu'à nous autres moines, qui serions de pauvres types un peu perdus.

-Alors comment expliquez-vous Ramos ?

-Bonne question cher docteur... Ramos, c'est simplement la levure dans la pâte. Jésus avait 12 apôtres et 72 disciples. Ramos est du rang des 12, nous autres des 72...

-Encore fotre fameuse culture te la hiérarchie, gloussa Dreyer.

Le lecteur était redescendu de sa chaire, aussi livide qu'il y était monté. Mais, passant derrière le Russe, il lui appliqua une taloche sur la nuque :

-Les réflexes, Piotr, les réflexes !

Décidément, ces bénédictins de Solesmes dépassaient l'image qu'on était tenté de leur coller...

Après le dessert, les moines se retirèrent du réfectoire. Ils traversèrent le grand cloître en file indienne et gagnèrent un auditorium tout neuf, près de l'escalier de Jugné. Une bande de plasticine courait le long des murs, enduits de peinture fraîche. L'heure de la conférence avait sonné, si l'on peut dire, considérant le poids d'offensive que s'apprêtait à décharger notre ami.

Insouciants, les frères s'installèrent avec des murmures d'excitation, emplissant les cinq rangées de strapontins disponibles. Sur l'estrade, une lourde pièce de fonte faisait office d'ambon. Dom Mazeaux s'y accouda, alluma un petit micro, et réclama l'attention.

-Mes frères, j'espère que le repas un peu exceptionnel que nous avons partagé ne vous a pas trop embué l'esprit. Car vous le savez : nous avons aujourd'hui, auprès de nous, un savant de poids considérable. Comme convenu, après la conférence de monsieur Dreyer, Frère Marrot nous offrira une petite causerie. Soyez attentifs, et recevez humblement les paroles qui vont retentir.

En quittant l'estrade, il adressa un large sourire au docteur et l'invita à rejoindre la tribune.

Celui-ci s'avança et considéra gravement l'assemblée. Il ouvrit sa mallette et en sortit une liasse de feuilles, sur lesquelles était consigné le texte assassin qu'il avait préparé. Devant lui, les frères bénédictins l'observaient avec un enthousiasme silencieux. Leurs visages étaient souriants, détendus. Piotr s'était même placé au premier rang, fier d'avoir déjeuné auprès du maître allemand,

impatience de l'entendre. Alors, Dreyer sentit une honte sourde monter en lui. Il avait devant lui ce garçon, massif, fourbu, brisé d'horreurs secrètes, et qui le regardait comme un enfant naïf. Ses yeux luisaient de confiance, d'un frêle bonheur attentif.

Non, c'était trop dur. Dreyer sentit ses mâchoires se comprimer. Parler lui était impossible. Ses jambes devenaient cotonneuses, il allait vaciller. Dom Mazeaux, qui s'était posté près de la porte de l'auditorium, sentit que quelque chose n'allait pas. Il s'approcha discrètement et demanda au professeur s'il se sentait bien. Celui-ci fit effort pour sourire et assura que tout allait pour le mieux. Il avait juste la gorge sèche, et peut-être qu'un petit verre... Immédiatement, on lui amena une cruche d'eau fraîche et un gobelet.

-Merci, dit-il humblement. Il avala quelques gorgées et se sentit prêt. La conférence pouvait enfin commencer.

(Pour le confort du lecteur, nous suspendons la transcription des savoureuses intonations germaniques du docteur Dreyer).

-Chers amis catholiques, je vous contemple avec admiration. Toutes ces statues, ces traditions, ces saints auxquels vous trouvez le temps de rendre grâce, quand donc vous laissent-ils libres pour tourner vos âmes vers le Seigneur ? Comment recouvrez-vous ce précieux temps, rogné, happé par la multitude de vos interlocuteurs

célestes ? Vos journées se prolongent-elles au-delà de 30 heures ? Vos nuits de sommeil excèdent-elles la minute ? Vraiment, vous m'impressionnez.

Êtes-vous seulement parfaits ? Hors du monde, ayant pris de cours la mort elle-même ? Flottons-nous parmi les vapeurs d'un nouveau palier spirituel, coincé entre le Purgatoire et le chœur des Anges ? Eclairiez-moi. Chers frères catholiques, vous savez que, depuis l'Ancien Testament, Dieu a interdit aux hommes de se tailler des images dans la pierre. Or que vois-je, à chaque recoin de votre prieuré ? Des images taillées... Lorsque j'ouvre ma Bible, je lis que Jésus est le seul médiateur. Mais, dès que je m'aventure dans une église catholique, voici que j'entends des prières à Marie, je tombe sur des chaises de paille orientées vers des statues de saints avec tirelire attenante. Petite question : trouvez-vous normal que l'on dise "tu" à Dieu et "vous" au prêtre ? Tandis que l'Evangile nous défend expressément d'appeler "père" quiconque hormis le Créateur, estimez-vous logique d'appeler précisément "mon père" votre curé ? Je vous trouve fascinants. A présent, revenons à Solesmes. Lorsque je préparais cette modeste communication, j'ai eu l'honneur de parcourir quelques lettres de votre cher fondateur, Dom Guéranger. J'y ai découvert une information saisissante... Vers le milieu du XIXe siècle, un présent atypique est offert à votre monastère : le bras d'un saint. Tiens donc ! Cette précieuse relique inspire alors à Guéranger l'une des phrases les plus curieuses qu'il m'ait été donné de lire, au cours de ma vie :

« L'année dernière votre et notre saint Odon nous envoya un de ses bras. Je vois dans ces faveurs une marque bien touchante de la bonté de Dieu qui députe insensiblement ses meilleurs amis pour garder ce pauvre petit Solesmes » (Lettre à dom Pitra, 22 août 1854)

Votre monastère, donc, se retrouvait soudain protégé, garanti... par un bras en putréfaction. Heureuse nouvelle!

Dreyer laissa couler un instant. Il promena son regard parmi les visages ahuris de ses auditeurs, puis tonna :

-Mes frères, ne percevez-vous pas, l'ombre d'un instant, le caractère clinique et psychiatrique de tels propos ? Votre fondateur, j'ai le regret de vous l'annoncer, devait plutôt s'appeler Dom Dérangé que Guéranger... Et pardon pour le jeu de mots, Dieu permet au moins cela !

Un silence de mort régnait dans l'auditorium. La plupart des moines étaient ulcérés, et certains cachaient à grand'peine leur envie d'invectiver le docteur. Piotr faisait l'effet d'un ours ayant reçu une enclume à pleine volée. L'œil fixe, abîmé dans le vague, il paraissait se fendiller de l'intérieur, comme un vase sur le point d'éclater. Au fond de la salle, Dom Mazeaux et frère Marrot restaient placides. Ils attendaient, le plus paisiblement du monde, que l'Allemand reprenne ses attaques. Les dures paroles qui venaient d'être dites ne les indisposaient pas. Ils patientaient, simplement, tels deux oiseaux de proie. Ramos, lui, semblait perdu au milieu de ses rêves. Ses yeux erraient sur un crâne chauve devant lui.

Depuis l'estrade, Dreyer toussa pour s'éclaircir la voix. Il se resservit un verre d'eau. Son instant de faiblesse était bien loin. D'ailleurs, à observer les visages défaits qui s'étaient devant lui, une subtile jubilation l'anima.

-Allons mes frères, vous aurais-je piqués ? Un protestant aurait-il ce pouvoir ?

Rassurez-moi, nous pouvons tout nous dire, n'est-ce pas ? Alors poursuivons. Dernièrement, l'un de vos évêques a eu le courage de reconnaître une vérité fâcheuse : au sein des évangiles, Jésus interroge 66 fois en Matthieu, 55 fois dans Marc, 86 fois en Luc, 46 fois dans Jean... et nous sommes devenus une Eglise de l'affirmation⁵⁰. Effectivement ! Je crois que le Vatican a ici de quoi s'interroger. Au surplus, voici ce que mon maître Karl Barth⁵¹ écrivait naguère :

« La théologie catholique, avec sa doctrine du libre arbitre, ne prend pas au sérieux le péché de l'homme, sa situation devant Dieu ; en ce sens, elle est éminemment dangereuse et contestable »⁵².

⁵⁰ Propos tenu, en substance, par Mgr Rouet (Golias, nov-déc 2019).

⁵¹ Karl Barth (1886-1968), pasteur protestant, réputé le plus grand théologien du XXe siècle. Son œuvre maîtresse, la Dogmatique, s'étend sur 26 tomes !

⁵² Karl Barth, *Dogmatique*, II, 2.

Sachez que je souscris à cette parole : vous êtes de pieux optimistes quant à la nature humaine, et cette aimable faiblesse vous précipite dans les plus graves erreurs : en faisant trop confiance à l'homme, à sa raison naturelle, vous levez les barrières et laissez éclater ses instincts totalitaires. Combien de fois, au cours de l'histoire, cette parole s'est-elle vérifiée ? La violence catholique s'est déchaînée en cascades permanentes, blessant le monde jusqu'au cœur.

Au fond, il faut bien que je vous le dise : la mer morte d'Israël figure l'Eglise catholique depuis des siècles. Le refus systématique de la modernité, de la beauté, du bonheur s'écoule de tous les pores de votre foi. Celle-ci est semblable à la vérole au centre d'une rose délicate... et le nectar acide s'est répandu aux quatre coins de la Création. Ah, mes frères, deviendrais-je poète ? Mon épouvante est telle qu'elle confine au lyrisme. A trop s'approcher d'un alcool dangereux, on en perd la mesure.

Pardonnez-moi donc, et souffrez que je vous dise... que je vous avertisse, puisque l'homme est le gardien de son frère. Vous avez remplacé l'Ecriture par vos traditions et le Christ par le pape, que vous prétendez même infaillible. Vous conviendrez que nous sommes au-delà du sacrilège, et je doute que le Diable en ait jamais espéré tant : lui se contente de détourner, quand vous allez jusqu'à retourner! Il se limite à séduire, quand vous prétendez faire épouser de force ; il suggère, vous imposez ; il fait choir, vous anéantissez sous la pierre. Votre Sainte Catherine de Sienne, qui poussait la charité jusqu'à sucer le pus des

malades dans les mouiroirs, invitait à « s'enivrer du sang de Jésus-Christ »⁵³... L'avez-vous frappée d'anathème ? Oh que non... vous l'avez faite Docteur de l'Eglise. Tout est dit, je ne sais plus qu'ajouter. Ma conférence devrait se prolonger, j'avais préparé d'autres notes, mais à quoi bon... Je m'aperçois qu'après ce que je viens d'énoncer là, tout ajout serait superflu.

Dreyer se gratta la tête.

-Mes frères, ne vous méprenez pas sur mes propos : mon intention n'a jamais été de vous blesser. Au contraire j'ai tenté, en tant que chrétien, de vous mettre en garde contre les risques que vous courez. J'aimerais que nous soyions sauvés, au jour dernier, les uns auprès des autres. Si j'avais choisi de vous ménager, comme il est de coutume lorsqu'on est invité dans les cénacles mondains, j'aurais failli au commandement de l'Évangile. Souffrez que l'on vous plaigne, car l'heure viendra où les splendeurs de Solesmes ne seront plus que poussière. Quittez votre monastère... que dis-je, votre château, et daignez œuvrer parmi le monde comme nous y invite la Parole. Je vous remercie de votre écoute.

Ah ! J'oubliais... il serait indélicat de conclure sans évoquer une jolie perle, que j'ai trouvée chez l'un de vos anciens pensionnaires. Je veux parler de l'écrivain J.-K. Huysmans:

⁵³ Sainte Catherine de Sienne, lettre à Sano di Marco.

« Les cloîtres, c'est beau en rêve, mais affreux en réalité; et l'on y fait certainement moins son salut que dans le monde... »⁵⁴

Dreyer releva les yeux. Comme aucune réaction ne se manifestait, il rangea ses notes dans sa petite mallette et descendit de l'estrade. Les moines l'observaient d'un regard stupide et hagard, abasourdis. Ils semblaient pétrifiés comme les statues du monastère, celles qu'avait conquis le docteur. Sur ce, Dom Mazeaux gagna le pupitre. Il rayonnait, un large sourire aux lèvres.

-Cher Docteur, les frères et moi-même vous remercions pour ce dense exposé. Vous permettrez, naturellement, que notre frère Marrot rebondisse sur ce qui vient d'être dit, au travers d'une petite réflexion amicale. Je vous propose vingt minutes de battement avant que l'on reprenne !

Les moines se levèrent un à un et quittèrent l'auditorium en silence. Dreyer, qui venait de sortir, fut immédiatement approché par le jeune Ramos. Il souriait, et ses yeux paraissaient plus avenants que jamais. C'était à croire qu'il n'avait rien compris à la charge du docteur.

-Est-ce donc un abruti, ne put-il s'empêcher de songer.

Mais le garçon lui prenait déjà le bras.

⁵⁴ J.-K. Huysmans, cité dans Hala, *Solesmes, les écrivains et les poètes*, 2011, p.165.

-Venez, je vais vous montrer quelque chose...

Les deux hommes s'éloignèrent sous le regard hostile des moines alentours.

Ramos marchait vite. Sa belle aube noire ondulait contre la pierre. Sifflement léger, semblable au frouement d'ailes d'un oisillon. Dreyer suivait, visiblement soulagé de s'éloigner de l'auditorium et de l'atmosphère qui y régnait.

-Razurez-moi, fous n'allez pas m'assassiner ? Si j'ai frappé un peu fort, à l'instant...

-Oh ça oui, vous n'y êtes pas allé de main morte ! lança gaiement Ramos. *Fallait voir la figure des anciens...*

-Mais fous, ça ne fous a pas gêné ? Je crains bien ne rien afoir épargné : les saints, la tration, les togmes...

Sans interrompre sa course, Ramos se retourna vers Dreyer et éclata de rire.

-Allons, monsieur le professeur ! Vous ne pensez tout de même pas avoir ébranlé quoi que ce soit parmi ces vieilles pierres... Rassurez-vous ! La coupole du Vatican est toujours en place, aussi figée qu'hier et que dans mille ans... Elle en a vu d'autres, et en verra d'autres ! Quoi que nous puissions dire, vous ou moi, quels que soient nos arguments d'apologie ou de combat contre la foi de l'autre... si la Vérité est, elle ne bougera pas d'un millimètre, et un million d'années d'arguties n'y pourraient rien.

Ces mots, lâchés légèrement, eurent une saveur acide pour Dreyer. Fallait-il comprendre que Ramos se foutait de lui ? Que son discours n'avait pas plus de poids qu'une chiure de pigeon sur l'immense visage de l'Eglise catholique ? L'accusait-on d'intentions mégalomanes ? D'avoir un instant rêvé de faire trembler Rome ? Lui qui pensait s'être trouvé un complice en ce jeune garçon, quelle claque !

Mais Ramos ralentissait le pas. Lorsqu'ils arrivèrent devant l'église abbatiale, il fit un ample geste d'invitation et s'engouffra à l'intérieur de l'édifice ; Dreyer n'eut d'autre choix que de le suivre.

Immédiatement, il suffoqua devant le gigantesque sanctuaire. L'ampleur des volumes, les ciselures de la pierre, la lumière séraphique qui filtrait des vitraux... Une émotion souterraine s'insinuait entre son cœur et sa raison. Ne pouvant les surveiller conjointement, il ferma précipitamment les yeux et respira très fort. A son côté, Ramos affectait de ne rien remarquer. De nouveau, il lui prit le bras et l'entraîna vers le transept nord.

Le professeur avançait d'un pas flottant, à la limite de la rupture. Il n'osait à peine ouvrir les yeux.

-Regardez donc, chuchota Ramos, avec un ton de malice qui incitait à la détente. Devant eux, un amas de statues en pâmoison représentait les saints de Solesmes. La Belle Chapelle, dédiée à la Vierge Marie, lui provoqua un léger haut le cœur. Si les barbes frisant des personnages brillaient de vérité, les yeux sans pupilles de Saint Hiérothée lui parurent effrayants. Il perçut là comme une

marque. Une preuve "artistique" de la compromission catholique avec les forces d'en bas : ces yeux parfaitement vides illustraient le néant d'un culte perverti par l'image...

Ramos le conduisit plus loin. L'ensemble sculptural représentant l'enfant Jésus devant les docteurs de la Loi l'impressionna malgré lui. Le mioche sacré dresse un bras gauche plein de sérénité devant l'agitation des savants, lesquels se montrent nerveusement la lettre des Ecritures. Le jeune Jésus est au-dessus de tous ces papiers, de ces lignes, de ces phrases qui se suivent... Il est la simplicité nue devant la cacophonie théologique. C'est la majesté de l'enfant-sage au milieu des enfantillages des savants. Car leurs gloses ne sont que ronronnements. Ronronnements estimables cependant, peut-être, puisque le jeune Seigneur s'est précisément rendu au milieu de ces hommes, pour discuter des affaires de son Père... Et ces docteurs, aussi médiocres soient-ils, ont consenti à laisser l'enfant débattre avec eux, au milieu d'eux : prodigieuse tolérance ! N'y a-t-il pas là quelque sous-texte magnifique ? Aussi bornés que soient les hommes de Dieu, leur nature profonde vaut davantage que leurs idées. Dreyer sentit que cette interprétation était valable. L'artiste qui avait sculpté cet ensemble n'était peut-être pas, après tout, si indigne. Ce qu'il exprimait-là n'avait rien de superstitieux. Il fallait bien le reconnaître : l'ombre du veau d'or ne planait pas sur ces figures.

Ramos fit observer qu'il était temps de revenir à l'auditorium pour la causerie du frère Marrot. En revenant

sur leurs pas, les deux hommes discutèrent de "L'histoire faramineuse".

-C'est un projet que les anciens de Solesmes m'ont confié parce que j'aime l'étude.

-N'est-ce pas un peu trop exiger de fous ? La masse des archives doit être colossale !

-Oh... mais c'est tant mieux, si vous saviez ce que les érudits du coin ont déjà fait ! Les historiens André Bouton, Robert Triger... de vrais géants. Et Dom Piolin, qui a poussé la passion jusqu'à produire une Histoire de l'Eglise du Mans en dix volumes⁵⁵ ! Je suis bien entouré, croyez-moi!

-Fous ayez raison. C'est une noble tâche que fous entreprenez. Quand pensez-vous en finir à bout ?

-Si Dieu me prête vie, j'aurai produit quelque chose d'à peu près suffisant d'ici trois ou quatre ans. Tenez, si l'évolution de ce travail vous intéresse, prenez ceci.

Ramos sortit de sa coule une petite carte jaune. Une simple adresse mail y figurait. Il la tendit à Dreyer.

Les moines avaient repris leurs places dans l'auditorium. Dès que le professeur parut, Dom Mazeaux leva le bras et

⁵⁵ Léon-Paul Piolin (1817-1892), moine de Solesmes.

l'invita à le rejoindre. Il était assis au fond de la salle, un petit classeur sur les genoux. Dreyer s'installa poliment, en évitant de regarder autour de lui. Il savait qu'on l'épiait, que les murmures épars lui étaient destinés.

Frère Marrot monta à la tribune. Il inclina sa carcasse voûtée devant les auditeurs et s'empara du micro.

-Mes frères, vous le savez... je ne suis qu'un vieux bibliste, guetté par l'usure. Chaque semaine, je m'efforce de vous sensibiliser à la parole divine au travers de ses quatre degrés d'interprétation traditionnels⁵⁶. Travail épuisant, auquel je n'arrive pas toujours à vous intéresser. Je m'en excuse. Aujourd'hui, ce que je vais vous dire est différent. Vous venez d'entendre des reproches très durs à l'encontre de notre foi, de notre communauté. Le docteur Dreyer est un savant de grande renommée, et ce qu'il a eu le courage d'affirmer devant notre aréopage, nous devons le digérer. Inutile de penser que ses attaques sont caricaturales ; elles sont archétypales. Elles rejoignent un long flux de polémique ouvert au XVI^e siècle entre Luther et notre Eglise.

Pourquoi avoir invité ce monsieur ? Je dois vous faire une confidence : j'ai personnellement tenu à ce qu'un théologien vous remonte les bretelles aujourd'hui. Je ne pensais certes pas que la charge serait si lourde, mais il m'apparaissait urgent de vous contraindre à réfléchir sur

⁵⁶ Sens littéral, sens allégorique, sens tropologique, sens anagogique. Pour approfondir ce passionnant sujet : H. de Lubac, *Exégèse médiévale, les quatre sens de l'écriture*, 1959

voire intériorité. Depuis un certain temps, Dom Mazeaux et moi-même avons remarqué des germes de suffisance chez quelques-uns d'entre vous. Rien de bien grave, sans doute, mais notre règle bénédictine ne saurait tolérer trop d'écart à ce sujet. Sa mesure, son équilibre offrent suffisamment de largesse, d'amplitude récréative pour que vous puissiez vous épanouir... sans lorgner du côté de Narcisse !

Il se trouve que le docteur Dreyer a surpassé nos attentes, et qu'il s'est montré d'une générosité extrême en matière de savon spirituel. Bravo à lui. Oui, je dis bravo, vous m'avez bien entendu. Prétendre à l'humilité, c'est consentir à l'humiliation. C'est bien à cette dernière qu'il faut savoir se résoudre, parfois, quand notre honneur disparaît sous la fierté. Fierté identitaire, intellectuelle, spirituelle... Oui, mes frères : distinguer l'honneur de la fierté, c'est la première leçon de la spiritualité. Je ne le r p terai jamais assez : méfiez-vous d'être trop fiers ! Savoir s'abaisser sans se coucher, là est toujours la question. Ce qui est demandé au chrétien, c'est de parvenir à cet état d'humanité où l'amour-propre n'est plus rien. Pour arriver à ce stade, il faut le mortifier sans relâche, à la manière de ces boxeurs thaillandais qui se cognent le tibia à longueur de journées pour l'insensibiliser aux douleurs. Si l'on comprend bien l'intérêt de ce travail lorsqu'il s'agit de sport, pourquoi qualifie-t-on l'ascèse monastique de barbarie ? Les reproches du docteur Dreyer vous ont-ils traumatisés ? Il faut entendre de ces choses pour grandir, pour se surpasser.

Considérons un instant les quatre évangiles : Luc est historique, Matthieu est moral, Marc est dogmatique, Jean est spirituel. Nous avons ici les quatre nuances propres à une spiritualité fertile ; c'est là grande merveille! Ces angles divers doivent refléter la foi du chrétien, qu'il soit protestant ou catholique. Être moral, être dogmatique, ce n'est pas similaire ; il y a nuance, et cette nuance est trop souvent écrasée par nos attitudes de sagouins. Être historique, c'est être fidèle à la méthode, à la raison... c'est savoir témoigner du surnaturel sans tourner le dos à la science. Attention, je ne dis pas d'aller jusqu'au teilhardisme⁵⁷ ! Être spirituel, comme Jean, voilà le plus difficile... Comment faire ? Je ne me lasserai jamais de le répéter : lorsque vous ne parvenez pas à prier, lorsque vous sentez que votre cœur est sec, fermez les yeux et prononcez intensément ces quatre mots: merci, pardon, s'il te plaît, je t'aime. Il s'agit de l'essence pure de toute prière. Autre petit moyen : dans l'obscurité de votre cellule, allumez une bougie, et contemplez la flamme... après quelques instants, la porte spirituelle s'entrouvre.

A présent, allons plus loin... Dans sa vie contemplative, le croyant doit passer d'un nom divin à un autre sans jamais se fixer exclusivement sur l'un d'entre ces noms : c'est cela qui fait l'idolâtre ! En ce sens, on pourrait presque dire que l'expression isolée "Dieu est amour" est aussi

⁵⁷ Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955) : théologien et paléontologue prônant le salut par la science ; ses concepts et formules (Christ cosmique, point Oméga...) furent jugés subversifs par le Vatican. Ses ouvrages mêlent réflexions théologiques et observations scientifiques enthousiastes.

dangereuse que le fameux "Dieu est grand" des orientaux. Il faut ruminer en soi tous les noms divins, les intégrer, sans laisser de côté ceux qui s'éloignent de votre pente naturelle. Répétez sans relâche cet exercice intérieur, et vous vous élèverez à un nouveau seuil de spiritualité.

Mais prenez garde ! Votre monde intérieur ne sera jamais un refuge tranquille. Dans le Japon médiéval, le moine bouddhiste Nichiren avait prévenu qu'il existe 84 000 maladies de l'esprit⁵⁸. En quoi cela nous intéresse-t-il ? Je vois que vous bottez en touche, mes amis... Eh bien je vais vous le dire. Cela nous intéresse parce que chez nous, on se contente de parler du fou, du colérique, du fainéant, et c'est à peu près tout. En réalité, notre esprit est la proie de bien d'autres infections, que nous ne connaissons guère, et auxquelles nous devrions prendre garde : en les identifiant, nous pourrions sécuriser les fluctuations de notre vie spirituelle, et progresser bien davantage sur le chemin de la sainteté.

A ce sujet, j'entends trop souvent dire que la foi ne se mesure pas. Ceci est faux ! En notant chaque jour sur un petit carnet vos impressions et expérimentations spirituelles, vous bâtirez le "carnet de santé" de votre foi. Sa consultation vous permettra de suivre, année après année, vos évolutions et vos progrès intérieurs. La foi se mesure au chemin parcouru.

Passons à présent aux questions qui vous travaillent depuis bientôt une heure : les attaques du docteur Dreyer

⁵⁸ Correspondance de Nichiren, Minobu, juin 1278.

contre la foi catholique sont-elles pertinentes ? Qu'y répondre, sans tomber dans le chauvinisme spirituel ? Redoutables questions...

Première observation : je ne suis pas certain que l'usure et les défaillances constatables signifient la fin de l'aventure pour qui que ce soit, individu ou religion : souvenez-vous qu'Abraham a entamé sa route sur l'injonction de Dieu à l'âge de 75 ans (Gn 12, 4). Vous ne serez jamais trop vieux pour être sollicités par le Seigneur, pour être utiles au salut du monde. Ainsi en va-t-il, a fortiori, pour l'institution catholique. Il s'agit peut-être d'une vieille dame pleine de rhumatismes, mais Dieu aime précisément les estropiés et autres bras cassés : c'est à Pierre qui va le trahir trois fois, qu'il confie son Eglise. C'est à Paul, persécuteur de chrétiens, qu'il demande de répandre la Parole dans le monde.

Inversement, je ne suis pas certain qu'une foi lisse, imberbe, sans cicatrices soit à-même de prendre sur elle le destin de l'histoire. La foi protestante, je le reconnais volontiers, brille de modernité pratique, de sages concepts aseptisés. Mais son discours me semble affecté d'une défaillance originelle : l'opposition. Tout ce que le protestant dit sent le contrepied, en permanence. Il est trop facile d'opposer le prophétisme au rituel. Il est trop facile d'opposer l'Ecriture à la Tradition, lorsque c'est précisément dans la Tradition que naît la synthèse des Evangiles. Il est trop facile d'opposer la grâce et les œuvres en proclamant l'inutilité de ces dernières pour être sauvé : dès l'Ancien Testament, il est écrit que les mérites

personnels comptent dans le salut, que tout ne dépend pas de la grâce. Ainsi, souvenons-nous de ce petit verset dans le prophète Osée: "Je lui rendrai selon ses oeuvres" (Osée 4, 9).

Ces oppositions qu'affectionne tant la théologie protestante sont trop mécaniques, trop systématiques pour que la vérité y trouve son compte. Le positionnement contre les dogmes est facile. Aussi je rappelle à notre visiteur le bon mot de l'un de ses compatriotes :

« Les dogmes sont comme les réverbères, ils éclairent le chemin de ceux qui avancent. Il n'y a que les ivrognes pour s'y accrocher! »⁵⁹

Bien sûr, on peut rire du rapport catholique aux reliques, des bras en putréfaction et de leurs vertus supposées magiques... Ces habitudes culturelles discutables, qui recouvrent comme d'une graisse le cœur de la doctrine catholique, se retrouvent aussi dans d'autres cultures, africaines ou asiatiques, et personne ne jugerait convenable d'en rire. Parce que rire de cela, précisément, c'est confondre la graisse extérieure, historiquement protectrice, avec le cœur lui-même : la pure doctrine, pour traverser les siècles, a besoin de couches externes aux vertus "conservantes". Nous éviterons de mobiliser l'exemple de nos rillettes et du gras posé à leur surface,

⁵⁹ Sentence attribuée au théologien allemand Karl Rahner (catholique), citée dans Golias, n°495.

mais, après tout, une image simple vaut mieux qu'un long discours !

On peut aussi ironiser sur le fait que le catholique donne du "tu" à son Dieu et du "vous" à son prêtre. Eh bien moi, j'aime cela. Le respect mondain exige le "vous", l'amour requiert le "tu". Ce "tu" qui se conjugue au fameux "abba" (papa) que prononce Jésus face au Créateur.

Voyez-vous, cher docteur, je respecte naturellement vos analyses, mais je crains que leur évidence apparente s'effondre d'elle-même. Lorsqu'il semble si simple "d'avoir raison", c'est peut-être là qu'il conviendrait de faire une pause, et de réfléchir plus avant. Ce que je regrette, si vous me permettez d'égratigner un peu votre travail, c'est que ce dernier semble oublier que le réel est toujours plus profond que les évidences apparentes.

Mais le plus grave, il faut y insister, c'est l'opposition ruineuse que vous posez entre l'Écriture et la Tradition. On a jadis calculé que tous les discours de Jésus présents dans les évangiles, ne dépassent pas six heures d'élocution⁶⁰. Dès lors, je le demande aux protestants : comment ne pas voir que Jésus prêcha bien davantage que ce qui nous est parvenu dans la synthèse écrite des évangiles ? Comment ne pas inclure, au côté de l'Écriture, la Tradition des apôtres par laquelle passèrent tant et tant d'enseignements du Christ. La transmission orale, que connaît si bien l'Afrique, est aussi importante que la

⁶⁰ Calcul de l'historien Charles Guignebert dans son ouvrage Jésus, 1933.

transmission écrite : le catholicisme s'alimente à ces deux canaux, le protestantisme ne retenant que l'écriture.

Je viens d'évoquer l'Afrique. Ce si beau continent, aujourd'hui ravagé de violences et de drames. N'oublions pas que c'est précisément l'Afrique qui a recueilli Jésus enfant, lorsqu'il était en danger de mort. La fuite en Egypte, la migration vers l'Afrique sauva le monde... Et ce qui est aussi remarquable que troublant, c'est qu'à la fin de sa vie terrestre, Jésus fut encore secouru par un Africain - Simon de Cyrène, libyen - qui l'aida à porter sa croix. Les apôtres eux-mêmes n'allèrent pas jusque-là... N'oublions jamais cela, mes frères, lorsque nous considérons l'Afrique et les violences qui en proviennent. N'oubliez jamais cela, monsieur Dreyer, lorsque vous et vos frères protestants négligez l'héritage oral de la Parole.

Frère Marrot parla encore vingt bonnes minutes, en s'appesantissant sur la vocation monastique et ses exigences. Il assortissait ses réflexions de références bibliques intéressantes, peu citées d'ordinaire. Il ne craignait pas non plus de recourir à des exégèses inventives⁶¹, citant fréquemment Origène, le grand maître en la matière⁶². Au terme de sa causerie, il remercia encore une fois l'invité, puis se retira.

Les moines avaient soudain meilleure mine. On les sentait heureux d'avoir été défendus, et même justifiés devant le

⁶¹ L'exégèse est la science du commentaire biblique.

⁶² Origène (185-253), Père de l'Eglise égyptien, très inventif et spéculateur.

docteur protestant. Celui-ci demeurait immobile à sa place, le visage inexpressif. Des pensées contradictoires s'entrechoquaient dans son crâne. D'un côté, il ressentait une certaine humiliation ; le frère Marrot lui avait méchamment damé le pion avec ses sophismes et son éloquence vicieuse. D'un autre côté, étrangement, il ne se percevait plus en territoire ennemi. Dom Mazeaux lui proposa alors quelque chose d'inattendu.

-Et si vous restiez une nuit avec nous ?

-Comment ? Mais je n'ai pas prévu de...

-Allons, mon ami... nous avons une cellule d'amis toute prête, à votre disposition. Pourquoi ne pas en profiter ?

-C'est fort chentil de votre part, mais je... j'ai un agenda chargé !

-Rien ne presse, où aviez-vous prévu de dormir ce soir ?

-A Paris, je compte prendre un train depuis Le Mans.

-Avez-vous votre billet ?

-Arr! Fous me coincez ! Pas encore, mais...

-Mais c'est formidable ! Voici ce que je vous propose. Je vous ramène demain matin au Mans, en voiture. Vous n'aurez pas à commander de taxi, ni à vous préoccuper de trouver un hôtel ce soir.

Dreyer hésita. Il sentait un je-ne-sais-quoi d'ambigu, de dolosif dans l'invitation de Dom Mazeaux. Sa gentillesse lui paraissait suspecte : pourquoi cette sollicitude après

avoir encaissé une telle charge contre Solesmes ? Certes, on pouvait trouver que le frère Marrot avait "lavé l'affront", mais tout de même... Parfois, l'excès de politesse confine à la vulgarité ; elle vous oblige, vous étouffe, vous coince, vous force à mentir ou à vous résigner. Rien de plus désagréable, de plus inconfortable!

-Après tout, pourquoi pas. Che vous remercie.

Dom Mazeaux le conduisit alors dans un nouveau secteur de l'abbaye. Ils traversèrent une enfilade de couloirs impeccables. Leurs pas craquaient sur du parquet ciré, brillant à vous faire mal aux yeux. Dreyer fut installé dans une cellule propre, dotée d'un lit et d'un petit bureau surmonté d'un crucifix. Un flot de lumière vive entraînait dans la pièce.

-Nous voici arrivés ! Je vous laisse vous installer. N'hésitez pas à vous reposer un peu. Je reviens vous chercher tout à l'heure, pour une petite surprise...

Sur ces paroles, Dom Mazeaux s'éclipsa.

-Quel personnage étrange, songea Dreyer. Considérant son lit et le petit espace intime dans lequel il allait enfin pouvoir se réfugier, il eut un soupir de soulagement. Il remarqua sur le bureau un livre dont le titre le fit sourire: "La saga de Solesmes". Comme il n'avait rien à faire, il retira sa gabardine et ses chaussures, puis s'allongea en feuilletant l'ouvrage. Il papillonnait entre les pages, laissant courir son œil au hasard.

Le monastère avait été fondé il y a près de mille ans, autour de l'an 1010, grâce au seigneur de Sablé Geoffroy le Vieil. Aux XIVe et XVe siècles, les Anglais qui avaient envahi la région dévastèrent les bâtiments conventuels. En 1567, les protestants attaquèrent à leur tour, mais cette fois le sanctuaire ne subit pas de dommage : les habitants de Solesmes s'étaient armés pour défendre leur joyau, et les "fous iconoclastes" ne purent rien détruire. En 1664, l'installation des bénédictins de Saint-Maur ouvrait une nouvelle ère. A la fin du siècle suivant, la Révolution vola le monastère à ses moines. En 1833, après 43 ans d'abandon, Dom Guéranger rétablit la vie monastique sur place, avec une poignée de jeunes clercs du Mans.

Après ces fastidieux rappels historiques, des développements exaltés s'ensuivaient : selon l'auteur - un moine anonyme - Solesmes épongerait depuis sa fondation les monstrueux péchés du peuple manceau : lucre, violence, sexe, fainéantise... Par ailleurs, son rayonnement spirituel aurait permis bien des miracles, dont la fameuse guérison de la petite Simone Lechat, en 1931... A l'époque, l'événement avait fait couler beaucoup d'encre, la médecine n'ayant pu expliquer selon ses propres critères une telle guérison, incompréhensible.

Mais Dreyer commençait à s'assoupir. Il referma le livre et le déposa derrière l'oreiller. Une vapeur bleutée troublait sa vue déclinante, ses muscles se relâchaient. Il s'endormit...

... Après le procès, le sort du condamné était scellé. Il avait fallu se résigner, lui dire au revoir au fond du cœur. L'heure fatidique était venue. Des éraflures aux teintes caramélisées striaient son torse. Un flux de sang coulait de sa tempe à la base de son cou. La foule éructait, vomissait des insultes depuis des heures. On lui jetait des légumes, des détritiques, les crachats fusaient de toutes parts. La pointe argentée d'une lance lui lacérait le flanc, et les échardes de la poutre lui déchiraient le dos. Il avançait pourtant. Ses yeux tendres se posaient tour à tour sur les insulteurs, et ces yeux exprimaient une compassion infinie. Une odeur d'azote flottait dans l'air. Ieshoua glissa dans son propre sang. Alors, on lui colla un rustre pour l'aider à porter sa croix. Les deux hommes s'agrippèrent l'un à l'autre. Au loin, des enfants contemplaient l'horrible procession. L'un d'entre eux sanglotait même : il avait le visage de Ramos. Lorsqu'on atteignit le Lieu du Crâne, Ieshoua fut allongé dans la poussière. Le rustre qui l'avait aidé à soutenir son fardeau fut écarté sans ménagements. Une salve d'injures retentit de sa poitrine, mais personne ne le comprit : il s'exprimait en russe, et le poing massif qu'il brandissait faisait rire les badauds. Un coup de fouet l'atteignit en pleine face. Cet homme, c'était Piotr. Deux gueux encapuchonnés sortirent de la foule. Avec un plaisir sadique, ils se mirent à clouer les mains de Ieshoua sur la croix. L'un d'eux murmurait des cantiques à la Vierge, l'autre chuchotait des obscénités à l'oreille du martyr. Quand ils eurent fini, ils se redressèrent, et leurs faces purulentes apparurent. Il s'agissait de frère Marrot et de Dom Mazeaux.

Entre deux gémissements, Ieshoua levait les yeux vers le ciel et articulait des prières. Il invoquait la pitié pour la foule qui continuait de l'insulter. Il demandait qu'on en finisse. Deux criminels avaient été suspendus auprès de lui. L'un d'eux le raillait avec la meute, tandis que l'autre, tout crucifié qu'il était, s'indignait des sévices qu'on commettait sur cet homme innocent. Il s'adressait à lui avec sympathie, puisant dans ses réserves pour adoucir les derniers instants de cet inconnu. C'était injuste ; si lui-même n'était qu'un criminel méritant la mort, ce Ieshoua devait être libéré. Sans le savoir, l'Affreux plaidait ainsi au nom de l'humanité : il rachetait le monde d'une manière autrement mystérieuse que son Maître, associant au Salut céleste l'écot dérisoire de sa révolte⁶³. A cet instant, Dreyer s'éveilla. Il constata que ses bras étaient tendus au-dessus de son lit, les mains repliées sur un objet imaginaire. Qu'était-ce ? Avec effroi, la lance lui revint à l'esprit.

Un dîner froid fut servi au réfectoire. Du potage et quelques sardines en sauce, suivies d'une crème vanillée qui s'avéra mirifique. Les moines mangeaient en silence, sans se soucier du professeur. Affectation d'indifférence ? Discrétion réglementaire ? Au loin, Dom Mazeaux le couvait d'un regard bienveillant.

-Moi qui pensais les ébranler... songea tristement le professeur. Ils sont plus bornés que des veaux, je me suis

⁶³ « *L'homme n'est pas digne de Dieu, mais il n'est pas incapable d'en être rendu digne* » (Pascal, Pensées)

déplacé en pure perte. Non mais franchement ! pourquoi ne pas avoir pris en considération mes arguments ? Ramos avait raison : ils en ont vu d'autres, les bougres, et j'ai surestimé mes forces. Et puis après tout, le frère Marrot n'a pas dit que des bêtises. Moi qui pensais les cueillir comme des roses... je suis tombé en plein roncier !

Il soupira, et une idée imprévue traversa son esprit :

-Et s'ils rumaient de leur côté les mêmes regrets que moi? S'ils avaient secrètement espéré ma conversion ? Pour eux, c'est moi le veau. Ils ne m'ont pas converti, et moi non plus ; mais j'ai peut-être créé une brèche, une ouverture sous le blindage de leur appartenace ? Qui sait... La tectonique des plaques spirituelles ne s'observe pas à l'œil nu. Une faille infime peut soudain s'élargir des années après le choc, à la faveur d'un autre choc. J'ai peut-être semé une graine qui germera chez eux plus tard... Soyons serein.

Perdu dans ses pensées, Dreyer ne vit pas Ramos s'approcher.

-Cher professeur, avant de vous retirer dans votre cellule, seriez-vous d'accord pour m'accompagner une nouvelle fois dans le sanctuaire ?

-Ne va-t-on pas déranger vos saints ? Ils font peut-être un bridge...

-Pas de risque ! La pierre ne prend vie que sous l'action de l'homme... Puis il ajouta, l'air mutin : la contemplation est un acte, cher docteur !

Dans la pénombre vespérale, la nef et les travées avaient changé d'apparence. Une sensation de douceur imprégna Dreyer. Ramos avança jusqu'au milieu de la nef, fit une genuflexion puis s'assit en silence. Le professeur le rejoignit et entama une prière intérieure. A ce moment précis, les moines de Solesmes entrèrent dans l'édifice et s'alignèrent en rangées compactes devant les deux hommes. En passant au niveau de Dreyer, Piotr lui adressa un sourire. Une lumière discrète baignait l'autel, et les bordures de ce dernier étincelaient comme une traînée de feu liquide.

Doucement, très doucement, les frères entamèrent une suite de chants grégoriens. Leurs voix s'élevaient gracieusement, fusionnant à l'unisson sous les voûtes du sanctuaire. Malgré leurs profils disparates, ces hommes témoignaient d'une ferveur telle que leurs timbres s'épuraient en un souffle d'une noblesse infinie. C'était une pluie de sonorités perlées, d'échos veloutés, un vertige d'ascension miraculeuse⁶⁴. Dreyer sentit fondre en lui quelque chose. Il n'aurait su dire ce que c'était, mais cette chose gisait en lui comme un poids de résistance écrasant. A mesure que se liquéfiait ce poids, une brûlure croissante attaquait ses entrailles. Il avait l'impression qu'un métal fondu lui coulait dans le corps, que son orgueil s'évaporait

⁶⁴ A propos de la mélodie de Solesmes, l'écrivain Jacques Copeau écrivait : « *Je puis témoigner de la paix qu'elle verse dans l'âme, de la joie qu'elle communique : aérée, transparente, suave et forte, équilibrée, absolument immatérielle. (...) cette mélodie n'est que la parole élevée à son plus haut degré de puissance* » (J. Copeau, cité dans P.Hala, *Solesmes, les écrivains et les poètes*, 2011).

dans la combustion. Lorsque les frères bénédictins cessèrent de chanter, ils s'agenouillèrent en prière, puis refluèrent vers le narthex. Chacun d'entre eux posa sa main sur l'épaule de Dreyer en passant près de lui. Il aurait voulu crier, pleurer, leur foncer dans les bras, mais rien ne vint. Sa bouche était sèche, inapte au moindre son. Longtemps, il demeura prostré sur sa chaise avant de regagner sa cellule.

-Va, entre au fond de ton âme, et contemple le miracle de ta vie.

Toute la nuit, cette parole résonna dans la conscience du professeur. Elle l'accompagna jusque dans son sommeil, et berçait toujours son cœur au petit matin. Le départ était prévu pour 09h30. Après avoir salué l'ensemble des moines, Dreyer échangea quelques mots simples avec Piotr et Ramos. Frère Marrot s'approcha à son tour, et demanda s'il serait possible de programmer une nouvelle conférence, pour l'année suivante. La réponse fut naturellement positive, et on s'accorda sur un thème :

L'Apocatastase, ou la grande réconciliation finale.

Avant de s'engouffrer dans la voiture, le professeur jeta un dernier regard sur la campagne environnante. Au loin, un jeune daim s'ébrouait dans les herbes.

... Un liséré rose barrait son pelage.

Misère et corde

Suite au casse manqué d'une supérette à Rouillon, Roland Boulnois avait tenté le coup de poker : dépouiller un passant sur le parking voisin, alors qu'il prenait la fuite. Mais l'homme en question ne s'était pas laissé faire, assénant une pluie de gifles outrées sur l'agresseur. De nouveau, il avait fallu battre en retraite. Notre ami traça quelques zigzags, sauta derrière un bosquet et disparut. Six minutes plus tard, la police l'interpellait devant un snack, au volant d'une voiture qu'il n'arrivait pas à faire démarrer.

Roland fut jugé à la cité judiciaire du Mans, un soir de grève.

L'audience fit date. Elle marqua la chronique municipale en raison de détails qui provoquèrent l'hilarité dans le prétoire : des parties civiles au juge Bertaud, en passant par le propre avocat de la défense, ce fut un concert de fourires de dix-huit à vingt heures. Une interruption de séance fut même nécessaire pour ménager l'auditoire. Le procureur Dussart, homme grave et sentencieux, fut contraint de quitter les lieux : victime d'une quinte frénétique, il manqua se trouver mal. De mémoire de juriste, jamais procès n'avait causé une telle désopilance : tout, absolument tout ce qui concernait le prévenu tenait de la caricature. En premier lieu, son aspect de grande taupe sage, ses yeux bulbeux lui donnaient l'air d'un crétin de bande dessinée ; d'une espèce rare, frisant l'in vraisemblable. Un sourire niais, pathétique, laissait paraître de petites dents jaunes acérées. Des plaques d'eczéma grevaient ses joues, sur lesquelles retombaient de longues mèches rousses. Un faune raté, tout droit sorti d'une cave : c'est ce qu'avait pensé le juge Bertaud en découvrant le bonhomme.

Très vite, son attitude et ses mimiques emplirent de gaieté le prétoire : il gambillait d'un pied sur l'autre à cause de démangeaisons curieuses, et un nerf faible le faisait cligner de l'œil. Vraiment, ce type n'avait rien du délinquant traditionnel. Des commentaires amusés crépitaient depuis les travées, auxquels le magistrat répondait par des oeuillades ; la détente était rare en justice, il n'était pas

interdit de se décontracter un peu. Naturellement, l'accusé n'y voyait rien. Il essayait de se concentrer en regardant droit devant lui.

A l'énoncé de ses antécédents judiciaires, l'ensemble du prétoire hurla de rire :

-mars 2011, Bouloire : vol et revente de sex-toys défectueux auprès de retraités isolés.

-janvier 2012, Connerré : trafic de chaussures orthopédiques, fraude au calendrier des pompiers, grivèlerie.

-juillet 2013 : commercialisation de climatiseurs carbonisés sur internet.

-septembre 2015, Bernay-en-Champagne : vente de neuroleptiques à des enfants.

-juin 2017, Arnage : cambriolage dans un camp de Roms.

-décembre 2018, Le Mans : intrusion en père Noël à la mosquée des Sablons. Nuit d'émeutes.

-avril 2019, Le Mans : usurpation d'identité, fraude aux allocations. La victime, un migrant kosovar, avait été renvoyée dans son pays.

Au bord des larmes, maître Figaret tenta d'obtenir le silence. Il aurait aimé paraître impassible, mais l'inventaire

qui venait de retentir passait toutes ses forces. Il s'exprima aussi vite que possible, tâchant de ne pas croiser le regard de son client.

-Débile suggestible, plaida-t-il en laissant échapper un gloussement. Roland Boulnois méritait l'indulgence de la justice : sans être fou, il ne jouissait manifestement pas d'une raison ordinaire, et l'emprisonner relèverait d'une cruauté inutile. Ce n'était pas tout : s'il s'était retrouvé en situation de braquer les employés d'une supérette armé d'une perceuse Bricorama, c'est qu'il avait été berné par des gredins. On s'était payé sa tête. Et puis, il fallait bien rappeler que personne n'avait encouru le moindre danger, sinon lui-même, rossé sur le parking puis arrêté sans ménagement. En somme, ce qu'il avait commis s'apparentait davantage à un happening raté qu'à un braquage. Un boute-en-train malheureux et sans avenir n'était pas une menace pour la collectivité; mais lui risquait le pire en prison.

Lorsqu'il termina sa plaidoirie, maître Figaret promena son regard autour de lui : ses mots semblaient avoir porté. Du haut de son siège, le juge Bertaud se grattait la tête. Il jeta un regard sceptique sur le prévenu.

-Et vous, monsieur, vous pensez quoi de tout ça ? Ça vous amuse de parasiter la société ?

Roland sursauta. Il comprit soudain que c'était à lui de parler. Alors, de sa grosse voix d'enfant triste, il articula :

-Misère et corde.

-Pardon ? Misère et corde ? Vous attendez qu'on vous pende ? Le juge Bertaud leva les bras en signe de désespoir, et fit une œillade en direction des travées.

-Tiens... Encore un qui demande l'impossible à la justice, mais dans le mauvais sens...

L'auditoire s'esclaffa.

-Non... non... misère et corde, insista Roland en riant à son tour.

Le prétoire retomba dans le silence, et le magistrat plongea son crâne entre ses mains.

-Vous nous proposez quoi, là ? Une devinette ? Vous testez notre patience ?

-Bin non, j'voudrais juste...

-Parce que vous croyez peut-être que ça m'amuse, moi, de m'occuper de cas comme vous ? Vous ne pensez pas que la Justice française est suffisamment engorgée comme ça ?

Le juge Bertaud s'emportait : il prononça une vibrante diatribe contre les "déchets" de la société, tous ces morveux et ces raclures qui profitaient de l'état de droit pour harasser les honnêtes gens, les insulter, les rançonner... Sa verve était fleurie, pleine de formules drôlatiques qui provoquèrent la risée générale. Le procureur Dussart s'éclipsa en se tenant les côtes, et quelques personnes le suivirent. Une interruption de séance fut donc décidée. Après quelques minutes, les auditeurs regagnèrent leur place et la séance reprit son

cours. Alors, le juge Bertaud changea de ton. Il pointa son index sur le prévenu et conclut : A cause de types comme vous, notre pays devient un enfer, une poubelle géante ! S'il n'en tenait qu'à moi, je vous l'accorderais votre corde ! Non mais... misère et corde... vous vous foutez de qui, blanc-bec ?

Soudain, le visage de Figaret s'éclaira. Il venait de comprendre...

-Euh... monsieur le juge, c'est un malentendu... Je crois que mon client ne demande pas "misère et corde" ; il voudrait juste "miséricorde". Hein, c'est bien ça monsieur Boulnois ? Mi-sé-ri-corde ?

Roland sembla acquiescer, et une nouvelle salve d'hilarité s'éleva des travées.

Bertaud eut un sourire fin.

-Désolé messieurs. Entre ces murs, ce genre de mot ne veut rien dire.

Il allongea le cou, et ses petits yeux perçants fondirent sur Roland.

-Vous vous croyez peut-être chez le curé, mon cher ? Vous attendez quoi, l'absolution ? Ici, une seule règle sacrée : la laïcité. Je vous prierai de vous y conformer.

-Il n'y a là rien d'obscène, murmura maître Figaret. Il se sentit rougir, comme s'il venait de dire quelque chose d'un peu honteux. Quelque chose d'imprévu, et qui passait les bornes de sa conscience professionnelle.

-Pardon ? Qu'entends-je ? Maître Figaret nous ferait-il du zèle ? Savez-vous, mon garçon, sur quelles valeurs est fondé notre Droit... Sur quelles valeurs repose votre serment d'avocat ?

-Tout à fait, bredouilla Figaret. Simplement, je crois qu'on ne peut reprocher à mon client d'implorer un peu d'humanité...

A ces mots, le juge Bertaud éructa de fureur.

-Humanité ? Humanité ? Non mais je rêve ! Savez-vous, maître, contre quoi se sont dressés l'humanisme et les Lumières, précisément ? Savez-vous contre quoi est née notre démocratie ? Notre liberté ? Nos droits de l'homme ? Ça vous dit rien, tout ça ?

-Attendez, ne dévions p...

-SILENCE ! Voulez-vous que je vous dise d'où viennent les garanties qui protègent votre client ? Hein ? De la Révolution française, de la liberté de pensée, de la résistance à l'Eglise ! Oui, monsieur le calotin ! Oui !

Le juge s'était levé. Son visage, gonflé de sang, avait pris teinte écarlate. Tout le prétoire retenait son souffle. Alors, seulement alors, Bertaud se calma. Constatant l'effroi qu'il venait d'inspirer, il se sentit satisfait et se rassit doucement. L'honneur républicain était sauf. Afin de détendre un peu l'atmosphère, le magistrat offrit à Roland le loisir de s'exprimer pleinement.

-Monsieur Boulnois, fit-il d'un ton suave et pénétré de respect, pouvez-vous nous en dire un peu davantage sur votre personne ? Tenez... d'où venez-vous ? Comment donc s'est déroulée votre enfance ? Si vous en êtes arrivé là, après tout, c'est peut-être en partie à cause d'éléments extérieurs, dont vous n'avez jamais été responsable ? Eclairez-nous je vous prie.

Devant cette ouverture inespérée, maître Figaret attrapa le bras de son client.

-Allez-y Roland, Déchargez votre sac. Dites tout ce que vous avez sur le cœur. Puis, d'un ton qu'il ne reconnut pas: La Justice est aveugle, à vous de lui tendre la main.

Embarrassé, le prévenu ne savait trop par où commencer. Il jeta un coup d'œil en direction des travées. Horreur ! Tout le monde le scrutait. Tout le monde, excepté peut-être une personne. Assise au fond de la salle, une jeune femme au teint d'olive lui souriait faiblement ; son regard exprimait une sorte de bonté mêlée d'anxiété, et ce détail rassura notre ami. Parmi tous ces visages avides, voyeurs et moqueurs, il y avait ce frêle regard, qui parlait de douceur. Alors, sans trop comprendre, Roland sentit qu'il était prêt. Non pas à faire un tabac, à retourner les cœurs en sa faveur... Là n'était pas la question. Il savait qu'il n'échapperait pas aux mâchoires de la Justice, et qu'après tout, ce n'était pas bien grave. Non. Ce qu'il sentait, c'est qu'une fois sorti de ce prétoire, il serait une autre personne, à jamais différente. Ce regard l'avait atteint, profondément, et son cœur en avait accepté le joug. Une

sensation étrange avait jailli de ses entrailles : c'était comme un flux d'énergie, une effusion de miel qui ranimait son âme.

-Nous vous écoutons, s'impatienta Bertaud.

Roland sursauta. Il s'avança d'un pas, ferma les yeux, et parla.

Après une introduction écœurante sur son enfance à Pruillé-le-Chétif⁶⁵ - sa mère infirme l'avait abandonné à un retraité suprémaciste - notre ami évoqua ses amitiés d'adolescence : on comprenait, entre les lignes de son discours, que de sympathiques garçons lui avaient appris tout un tas de "choses", alors qu'il végétait sans perspectives dans un lycée technique. De fil en aiguille, ces bons copains lui avaient accordé l'honneur de les "représenter" au cours d'opérations un peu étranges, lesquelles s'étaient soldées, la plupart du temps, par des nuitées en garde-à-voir.

Une fois de plus, l'auditoire était en liesse : la naïveté du prévenu atteignait de tels sommets qu'on peinait à le croire. Et pourtant, si... tout était vrai : les documents imprimés que le juge avait sous les yeux l'attestaient.

A mesure qu'il s'exprimait, Roland éprouvait un soulagement grandissant ; pour la première fois de sa vie, son existence semblait intéresser des gens. Sensation inédite, presque euphorisante. On pouvait bien l'écouter pour se moquer ou pour assouvir les pulsions d'une

⁶⁵ Commune sarthoise à l'Ouest du Mans.

curiosité malsaine ; aucune importance. Il avait enfin la parole, et toutes les impressions brumeuses qu'il éprouvait depuis des années - que ce soit sur les hommes, l'amitié, ou tout simplement la joie d'appartenir à un groupe - jaillissaient en pagaille. C'était une formidable ébullition d'instincts, de sentiments qui remontait soudain. Passé un gros quart d'heure, maître Figaret lui indiqua qu'il serait bon de conclure. Alors, plein d'assurance, notre ami posa sa main sur la robe de l'avocat.

-Oui, je sais. Tout ça va pas changer grand'chose... J'voudrais juste rajouter un ptit truc, si c'est possible. Vous acceptez, m'ssieur le juge ?

Bertaud acquiesça.

-Merci. Je... je voudrais juste vous expliquer... en fait, depuis que j'suis tout petit, quand je faisais une bêtise, maman elle me disait toujours : "Toi, j'vais te noyer dans un seau de merde". Et puis elle répétait. Elle répétait... Alors, c'est resté dans ma tête, ça a pris toute la place. Après, j'ai plus vu ma mère. Mais depuis ça, presque chaque nuit je fais un rêve. C'est un rêve bizarre : je suis au fond d'un trou. C'est un trou très profond, avec plein de vase sur les parois. Je nage dans de la merde, mais ma tête dépasse un peu. J'arrive quand même à respirer. Tout en haut du trou, y a un ciel bleu, et même un beau soleil. J'entends des rires, des rires d'enfants qui jouent. Mais moi, je suis au fond du trou. J'essaie de remonter, mais ça glisse trop sur les parois. Je retombe à chaque fois. Alors à un moment, j'en peux plus. Je sens que j'vais arrêter de

bouger et que j'avais couler dans la merde. Mais tout à coup, y a une très longue corde qui tombe d'en haut jusqu'à mes bras. C'est une corde spéciale. Une corde à trois fils⁶⁶. Alors d'un coup, j'attrape la corde de toutes mes forces. Je grimpe, je grimpe. J'ai plein de merde sur moi mais c'est pas grave je grimpe quand-même. Un mètre, cinq mètres, dix mètres... J'ai les mains qui brûlent. Je perds mon souffle et je retombe. Alors je recommence. Je monte, je monte, et je vois le beau ciel bleu qui s'approche. Mais à chaque fois, quand j'me réveille, j'suis toujours pas sorti du trou. La nuit d'après, faut tout reprendre.

Roland fit une pause. Il s'aperçut que des larmes dégouлинаient de ses joues. Dans les travées, personne ne riait plus. Le juge Bertaud avait cessé ses mimiques, mais son visage était plus sombre que jamais. D'un geste net, il signifia que la confession avait assez duré.

Roland Boulnois fut lourdement condamné. Lorsqu'il fut reconduit hors du prétoire, il croisa la jeune femme au teint d'olive. Elle l'observait tendrement, comme une mère, et une rosée légère humectait son sourire.

-Cette nuit je sortirai du trou, comprit Boulnois.

⁶⁶ « *Et la corde à trois fils ne se rompt pas facilement* » (Ecclésiaste, 4-12) ; selon certains, ce passage de l'Ancien Testament annoncerait la Trinité.

Table

Rabies theologica 6

Le roncier de Solesmes 56

Misère et corde 118

